

Comptes rendus

Pär Cassel, *Grounds of judgment: Extraterritoriality and imperial power in nineteenth-century China and Japan*, Oxford, New York: Oxford University Press, 2012. 260 pages

Pär Cassel propose dans son ouvrage, édition de sa thèse de doctorat, une relecture des événements qui ont conduit la Chine à accepter un régime d'extraterritorialité au bénéfice de puissances étrangères, à l'occasion de la conclusion des traités inégaux dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'extraterritorialité est un principe du droit international public au terme duquel un État accepte qu'un autre État exerce sa souveraineté et sa juridiction sur une partie de son propre territoire. À rebours de la description généralement proposée par l'historiographie, il suggère que l'extraterritorialité ne fut pas un concept imposé de l'étranger, mais en grande partie une réponse pragmatique des Qing (1644-1911) à la situation politique dans laquelle l'incursion des Occidentaux en Asie orientale avait plongé la Chine. L'auteur affirme que, telle qu'elle fut appliquée par les Qing – notamment à travers les Cours mixtes –, l'extraterritorialité doit beaucoup au système juridique et institutions judiciaires chinois. Pär Cassel propose ainsi une analyse originale, reposant sur une documentation riche et variée ainsi que sur un concept et une méthode novateurs si l'on considère l'objet étudié. Il recourt tout d'abord à la notion de pluralisme juridique pour expliquer en quoi l'extraterritorialité prolongea les institutions mises en place par les Qing pour administrer des populations d'origine et de culture différentes. Il dresse ensuite un parallèle constant entre les trajectoires différentes suivies par la Chine et le Japon afin de montrer l'originalité de la politique adoptée par les Qing. Alors que les Japonais firent tout pour aligner leur régime juridique sur le modèle européen, afin de retirer toute légitimité à l'extraterritorialité qui leur avait été imposée au nom de l'arriération de leurs institutions, les

Qing préservèrent longtemps le système des cours mixtes, tentant seulement d'en gommer les aspects les plus attentatoires à leur souveraineté. L'on peut enfin noter que la thèse défendue par l'auteur s'inscrit dans une tendance récente de l'historiographie des Qing qui insiste sur la dimension plurielle et ethnique de l'empire, face à une présentation traditionnellement unitaire et sino-centrée de la Chine.

Le premier chapitre traite de l'origine du pluralisme juridique sous les Qing et les Tokugawa (1603-1867) et de ses conséquences sur l'émergence de l'État moderne et de la citoyenneté en Chine et au Japon. Selon l'auteur, le pluralisme juridique se manifestait de nombreuses façons dans la Chine des Qing. L'État n'était ainsi pas la seule source du droit et les différents groupes sociaux ou ethniques étaient soumis à des lois qui leur étaient propres, voire bénéficiaient de privilèges de juridiction (p. 17). Ce phénomène, que l'on peut retrouver avec plus ou moins d'intensité tout au long de l'histoire impériale, aurait ainsi culminé sous les Qing au travers notamment de trois manifestations : les privilèges dont bénéficiaient les Mandchous ; la politique accordant aux ethnies non han conquises – plus particulièrement les Mongols – le maintien d'institutions juridiques et judiciaires propres ; l'instauration de cours mixtes pour juger les affaires plaçant face à face des parties d'origines ethniques différentes. Par contraste avec la Chine, le Japon moderne se construisit sur l'abolition du pluralisme en vigueur sous les Tokugawa. Les réformes de l'ère Meiji (1868-1912) instaurèrent un gouvernement centralisé brisant les anciennes structures féodales et fondèrent une citoyenneté, là où les Chinois n'avaient de rapport à l'État qu'à travers la médiation de la famille (p. 35). Dès lors, tandis que l'État unitaire japonais rejetait toute forme de juridiction consulaire, l'ordre juridique pluriel chinois constituait au contraire un terreau favorable à leur consolidation (p. 38). La situation perdura ensuite en raison de l'incapacité des Qing à abroger les privilèges entre les mains des Mandchous.

Les chapitres 2 et 3 reviennent sur l'évolution de la législation sur les étrangers en Chine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, jusqu'à la signature en 1876 avec les Anglais du traité de Chefoo, le dernier à avoir fixé les règles relatives à l'extraterritorialité en vigueur à cette époque. Selon l'auteur, le régime de l'extraterritorialité n'était pas incompatible avec l'esprit des institutions chinoises. La tournure qu'il prit s'explique aussi par l'interprétation que les Chinois en firent, à partir de leur expérience du pluralisme juridique (p. 39). Ainsi, lorsque les Qing eurent à confirmer les règles applicables aux Portugais installés à Macao, ils décidèrent de faire juger les affaires pour lesquelles la victime d'un homicide était chinoise par des cours mixtes, dans la continuité de ce qui existait pour les litiges opposant des Yao aux Chinois (p. 41). De façon générale, loin d'imposer leur juridiction et leur droit aux étrangers, les

Qing faisaient une grande place à la loi personnelle. Le droit étant dans une large mesure fondé en Chine sur l'ordre social confucéen, il était difficilement transposable aux étrangers. Dès lors, nombre des concessions accordées par la Chine aux étrangers après les Guerres de l'opium peuvent être considérées comme le prolongement d'une politique voyant davantage dans l'application du droit chinois aux barbares étrangers l'octroi d'un privilège que l'affirmation d'une souveraineté territoriale (p. 47). Le chapitre 3 s'intéresse plus particulièrement à la façon dont l'extraterritorialité fut appliquée par les juridictions consulaires, notamment par la Cour mixte et la Cour suprême britannique de Shanghai. Dans le droit fil de leur tradition juridique, les Chinois considéraient que les cours mixtes devaient organiser un cojugement entre les juges étrangers et les fonctionnaires chinois, tandis que les puissances occidentales ne voyaient dans ces derniers que de simples auxiliaires de justice. La plupart des conflits procédaient donc d'un malentendu sur le sens exact à donner à l'extraterritorialité. Les Qing la voyaient comme un privilège de juridiction, sans pour autant accepter que les étrangers échappassent totalement aux institutions chinoises (p. 81). Le rejet de l'extraterritorialité n'était donc pas total, dès lors que les magistrats gardaient le contrôle sur les procédures, dans la lignée de ce que les Qing avaient mis en place à l'égard des différentes ethnies composant leur empire.

Dans les chapitres 4 et 5, Pär Cassel s'intéresse à la situation au Japon, où le rejet de l'extraterritorialité était beaucoup plus affirmé. À la différence des Chinois, les Japonais n'intégrèrent pas l'extraterritorialité à leur ordre juridique, et tentèrent d'y mettre fin le plus rapidement possible en modernisant leurs institutions. L'analyse du règlement des affaires mixtes sino-japonaises permet à l'auteur de montrer que le système n'était pas monolithique mais influencé par les intérêts politiques des deux pays et la place qu'ils souhaitaient occuper en Asie orientale. L'analyse croisée du destin de l'extraterritorialité dans les deux pays lui permet de mettre à jour un jeu à trois entre le Japon, la Chine et les Occidentaux dans les conditions de son émergence et de sa mise en œuvre. Les deux puissances asiatiques tentaient en effet de construire leurs relations bilatérales dans le cadre des règles de droit international élaborées par les Occidentaux, tout en s'affranchissant des conditions inégales que ces derniers leur imposaient. Les Japonais, en particulier, en forçant les Chinois à leur reconnaître un régime d'extraterritorialité, souhaitaient se mettre au même niveau que les puissances occidentales afin de pouvoir renégocier leurs traités dans de meilleures conditions.

Le chapitre 6 conclut cette étude par l'analyse du processus qui conduisit à l'abolition du régime d'extraterritorialité élaboré par les traités inégaux. La stratégie de contestation plus frontale adoptée par le Japon, ainsi que sa volonté de réformer le régime juridique pour l'aligner sur les standards occi-

dentaux, lui permit d'obtenir la révision des traités. La Chine, en repoussant l'abolition de son ordre pluriel – au bénéfice principal des Mandchous – ne put se défaire de l'extraterritorialité. Au contraire, elle dut même accorder le bénéfice de ce régime aux Japonais, à la suite de la signature du traité de Shimonoseki (1895).

Mise en valeur par Pär Cassel pour tenter d'expliquer les trajectoires contraires de l'extraterritorialité en Chine et au Japon, l'opposition entre un empire multiethnique et pluraliste et un État unifié cherchant à rompre avec un passé féodal permet de replacer au centre des débats les facteurs structurels expliquant ces événements politiques. Il nous semble malgré tout que la démonstration aurait été davantage convaincante si elle avait été adossée à une définition plus rigoureuse du pluralisme juridique. Le concept est certes lui-même polymorphe, sujet à controverses et de nombreuses définitions en sont données qui dépendent bien souvent de la formation académique de leur auteur, que celui-ci soit juriste, sociologue ou anthropologue. Mais, au-delà de la spécificité de chaque approche, il est généralement utilisé par tous ceux qui s'opposent à une vision moniste du droit, majoritaire chez les théoriciens du droit du début du *xx^e* siècle, qui plaçaient l'État au centre de la production des normes juridiques à l'exclusion de toute autre structure sociopolitique. L'une des utilisations les plus fécondes du pluralisme juridique a consisté à étudier les rapports de droit pouvant se nouer entre plusieurs ordres juridiques interdépendants les uns des autres. Or, Pär Cassel, lorsqu'il caractérise l'ordre juridique chinois de pluraliste, évoque à la fois les statuts personnels propres à différents groupes d'individus – les hommes des bannières sous les Qing, mais aussi les privilèges dont bénéficiaient les fonctionnaires impériaux depuis l'Antiquité chinoise –, la législation spécifique aux Mongols et la pratique des cours mixtes. Il regroupe ainsi dans un même ensemble, d'une part des phénomènes relevant à divers degrés de la coexistence de règles plurielles au sein d'un même ordre juridique, d'autre part la question de l'extraterritorialité, qui pose en réalité la question de la confrontation entre plusieurs ordres juridiques. Plus que l'acceptation d'une pluralité contrôlée de normes, l'extraterritorialité consacrait l'imposition d'un ordre étranger en Chine, véritable concurrent du système juridique chinois.

Si l'on fait abstraction de ces dernières remarques, la relecture qu'opère Pär Cassel du régime de l'extraterritorialité en Chine demeure très instructive, notamment lorsqu'elle met à jour les stratégies croisées développées par la Chine et le Japon pour obtenir la reconnaissance de leur pleine souveraineté par les puissances occidentales. La présentation de la continuité entre le fonctionnement des cours mixtes et des juridictions consulaires est également d'un grand intérêt : elle constitue sans doute la partie de la démonstration la

mieux à même de convaincre le lecteur de l'existence de fondements chinois à la pratique de l'extraterritorialité dans la Chine du XIX^e siècle.

Frédéric Constant (Université Paris Ouest Nanterre)

Craig Clunas, *Screen of Kings: Royal Art and Power in Ming China*, London: Reaktion Books, 2013. 248 pages

At the beginning of *Screen of Kings*, Craig Clunas declares that his latest book is a revisionist account of the Ming dynasty (1368-1644), one that seeks to rewrite “our working model of Ming culture.” In a distinct break with past dynasties, the founder of the Ming, the Hongwu Emperor 洪武 (Ming Taizu 明太祖, r. 1368-1398), established his 26 sons (all but the Crown Prince) in centres around the nation, with the notable exception of the region around Nanjing, the original Ming capital. They were accorded the title of *wang* 王, a term usually translated as “prince,” but Clunas signals his break with conventional accounts by choosing to translate the term as “king” in order to emphasize the power of these men and their numerous descendants. His close examination of the relationships between art and culture – specifically visual and material culture – is central to the study of the Ming kings. Rarely considered in general histories of China, the Ming kingly courts have been the subject of just a few specialized studies that focus on such things as the creation of drama and music as well as their important role in book publishing. It is Clunas's goal to put the Ming “kings” and their courts back at the centre of Chinese elite culture.

Chapter One, entitled “A Fence and a Screen’,” serves as the introduction to the main themes of the book. For the Ming emperors, the phrase “a fence and a screen,” the source of the book's title, echoes classical Confucian ideals of a nation encircled by what were termed *fan wang* 藩王 or “fence kings” who served to protect the imperial centre. Their states, literally called *guo* 國, replicated in important ways the imperial centre they surrounded, with each king established in a capital, although their “states” had no specific boundaries. Throughout the book Clunas refers to these “using an anachronistic term consciously but warily drawn from European history, as their ‘appanages’” (p. 9). Citing Wu Hung's *The Double Screen* (London, 1996), Clunas defines his screen as having two purposes: “It can hide things from our view, but it can also act as a surface on which images can appear” (p. 9). The narratives of the Ming kingly courts have largely disappeared from the modern historical record where, if they appear at all, the Ming aristocracy are almost inevitably

condemned for their arrogance, decadence, and ultimately catastrophic waste of resources. Thus they have long been “screened” from our view. Clunas would make of them a sort of screen on which to project new images of what the Ming kingly courts actually achieved in the creation of high culture.

The following chapters concentrate on the cultural achievements of the Ming kingly courts. Chapter Two, “The Kingly Landscape,” examines the palaces, temples and tombs associated with the Ming courts. Descriptions of these in local and provincial gazetteers, one of Clunas’s important sources, are considered in terms of the visibility of such constructions in a textual “space,” which is contrasted with the almost complete disappearance of palaces, temples and tombs from the actual landscape. No palaces remain, temples are represented by the few buildings that have actually survived, and tombs of the members of the kingly courts – both men and women – are the most abundant physical remains that testify to the extent of their presence. A close examination of textual records and thoughtful interpretation of the scant physical evidence allow Clunas to tease out a significance for Ming kingly constructions that is, as he is wont to repeat, ignored in most writings on the period. One subject that has been well studied in this connection – the Ming princely estates, the vast tracts of land that were the source of aristocratic wealth – is inevitably considered from a hostile point of view, especially by Marxist historians. Based mainly on period accounts that complained of the tax-exempt status of aristocratic land, later historical studies assumed this status to be a key factor in the downfall of the Ming, and such economic interpretations are still generally and uncritically accepted as true. It is evidence again of Clunas’s revisionism that he seeks to question these assumptions, looking for evidence of a more complex and nuanced economic and fiscal interpretation of history.

Chapter Three, “The Writings of the King of Jin,” the longest and most densely argued chapter of the book, takes “writing” in a special sense, that of the production of one of the “most prestigious aspect of material and visual culture,” specifically the “practices of textual creation, reproduction and dissemination we now call ‘calligraphy’” (p. 63). Here he makes the first citations of Zhu Mouwei’s (朱謀瑋, d. 1624) *Fan xian ji* (藩獻記 “Offerings from the Appanages,” ca. 1595), a crucial contemporary source on the Ming kings. This relatively short text by one of the many descendants of the Ming imperial line includes biographies of men and women of the Ming imperial clan, a number of whom were themselves practitioners of calligraphy. Indeed, it is the creation of three important collections of calligraphy rubbings in the context of the calligraphy collections and publications in Ming kingly households that is the core of this chapter. Mostly famous for their transmission of ancient models, these collections all appeared well before the similar efforts

by the Lower Yangtze literati elite that are generally considered the central tradition in the transmission of examples of calligraphy by reproduction of rubbings. Clunas seeks to restore the pre-eminence of these Ming aristocratic efforts and, at the same time, to examine the critical role they played in the “production” or “reproduction” of classical Chinese culture. Collections of rubbings are usually considered as “agents of transmission” that are supposedly accurate copies of ancient masterpieces and proper models. Clunas would have them considered as subjects of study in their own right, reflecting on their materiality and methods of (re)production as well as the “knotty theoretical issues they raise regarding questions of authenticity and reproduction within Chinese culture” (p. 71). In their efforts at the compilation and dissemination of the key values of Chinese culture, Ming kingly courts must now be seen as sites of “cultural newness,” and although the aristocracy later in the dynasty shared contacts with the Jiangnan literati elites, it is their innovation that Clunas would reinscribe in the historical record.

Chapter Four, “The Paintings of the King of Zhou,” describes both calligraphy and painting as components of the same practice, as the materialization of the power of an imperial *wen* 文 or culture that “would be relayed and reinforced across the whole surface of the [Chinese] world” (p. 102). At least one Ming kingly collection has been studied by art historians, and it is remarkable that it contained at least two Northern Song paintings that are now considered masterpieces of Chinese art (Guo Xi’s *Early Spring*, dated 1072, and the *Water Mill*, now in the Shanghai Museum, p. 102-103). Although historical records are fragmentary at best, Clunas makes a highly suggestive interpretation of one painting, an image of third-century CE official Zhuge Liang 諸葛亮, a hanging scroll inscribed with a very long text and dated 1416, which bears the name of Zhu Youdun, King Xian of Zhou (whence the title of the chapter). While there remain questions of authenticity, still we can see this as an image of a man who placed his learning at the service of his ruler, a painting that is possible to interpret as a metaphorical self-portrait of the Ming king and his relationship to his emperor.

Chapter Five, “The Jewels of the King of Liang,” deals with the contents of a famous, recent archaeological discovery, the tomb of Zhu Zhanzi (1411-1441), the King of Liang in the chapter title – a tomb also occupied by his consort, Lady Wei (d. 1451). The tomb contained golden vessels and magnificent jewels, some of which document direct connections by means of gifts between the Ming kings in their provincial capitals and the imperial court. The presence – or absence – of the burial of women in Ming aristocratic tombs provides an opportunity to examine the role of women in Ming kingly courts, a theme that Clunas considers in several chapters. Tomb inscriptions and the inclusion among a tomb’s contents of jewellery produced for the imperial court are

evidence of links between imperial women at the imperial centre and women in the kingly appanages, suggesting that the roles of these women were far more important than most historians would have us believe.

Chapter Six, "The Bronzes of the King of Lu," focuses on a set of interrelated cultural practices, including the engagement with calligraphy and painting, the creation of poetry and music (and musical instruments), commissioning bronze vessels and the publication of books. These activities do not reflect a disinterested sense of "aesthetics" but are once again interpreted as an expression of *wen* or an ordering of the world. In this chapter, Clunas examines the relationships between that well-known figure, the Ming scholar or literatus, and the Ming kingly courts – a relationship in which, until the present study, the great majority of research has focused on an independent literati culture, leaving the Ming kingly courts once more in the shadows. Clunas examines in particular what is probably the most carefully studied aspect of Ming courtly culture, that of publishing in the various appanages or *fan ke ben* 藩刻本. In keeping with the overall goal of the book, he considers publishing in a broader context of Ming kingly palaces as originators of culture and centres for the reproduction and transmission of cultural heritage.

Chapter Seven, "Remembered Lanterns," which serves as the conclusion to the book, is an image taken from an essay written after the fall of the Ming recalling the gorgeous lanterns and spectacular fireworks for New Year celebrations of 1629 at the court of the Kings of Lu at Yanzhou in Shandong. Returning to the discussion of competing models of history-writing signalled at the beginning of the book, Clunas asserts that we need to reconfigure our understanding of the Ming kingly courts as an "apparatus of knowledge" in order to understand their powers. In the first and last chapters, Clunas provides a historiographical context and applies some of the methodologies of the relatively recent field of European "court" studies as well as comparative history, anthropology and other fields that specifically look at non-Western cultures. China scholars must now turn toward a historical revisionism in which aspects of visual and material culture play a key role. This reorientation is clearly demonstrated in Clunas's study, which urges scholars to pay attention to the "fence and screen" model, making us realize how little we really know about what lies on the other side. As the author states, "This book is therefore an attempt to provide a history of a sort, though a history written around things and representations as much as around the more respectable categories of enquiry such as 'government' or 'power'" (p. 195).

Much of the way in which Clunas went about his project is revealed in the fully detailed notes to each chapter gathered at the end of the book, and these can point readers toward many different avenues to explore. The Bibliography, which does not include every source cited in the References, has one peculiar,

confusing feature : Chinese names appear in traditional style, with the family name first, which is conventional practice, but Western sources are cited with the author's first name followed by the last name. Perhaps the editors at Reaktion Books imagined this would make the Bibliography clearer, but it is a distracting departure from standard practice. The Index contains a relatively short set of entries, mostly proper names with relatively few general subjects. Among these are "aristocracy," "calligraphy," and "women," which do lead to several of Clunas's most important themes, subjects he returns to in various chapters and in changing contexts. The book, however, contains almost no Chinese characters, and this poses a challenge for China specialists with a knowledge of the language who would want to pursue certain issues. Clunas relies on Charles O. Hucker's *A Dictionary of Official Titles in China* (Stanford, Calif., 1985) for the rendering of titles, government bureaus, and the like, but certain key terms, like *fan feng* 藩封, which Clunas renders as "appanages" or "appanage fiefs," do not appear in Hucker and have to be sought elsewhere. The challenges are even greater for personal names, a number of which contain obscure or variant characters (p. 14-15). For example, the character *wei* 埤 in the name Zhu Mouwei, cited above, is conventionally pronounced *han*, and this is an unusual usage. Characters in the names of other members of the Ming imperial clan may not even appear in modern digital Chinese typefaces. Again, this may be a decision by the publishers to keep the text looking less intimidating for non-specialists. But these are only minor criticisms of what is a thoroughly engaging and genuinely innovative and revisionist study of a crucial period in China's political and artistic history.

John Finlay (Independent scholar, Paris, CECMC)

François Gipouloux, *The Asian Mediterranean: Port Cities and Trading Networks in China, Japan and Southeast Asia, 13th-21st Century*, translated by Jonathan Hall and Diana Martin, Cheltenham (UK); Northampton, Mass. (USA): Edward Elgar, 2011. x-407 pages

In the field of East Asian Studies, there has been a steady increase in the studies of the role and function of maritime activities over a period from the archaic past to modern times. East Asia is no longer seen as a closed bloc until the 16th century (as in the case of Southeast Asia) or 19th century (in terms of the opening up of Qing China and Tokugawa Japan). Rather, East Asia appears as a vital link in global connections and plays an indispensable part in all stages of globalisation right from the beginning. It is against this general backdrop that Prof. Gipouloux's new book has come to join the debate. This

work was initially published in French in 2009, and the English-language version certainly opens more doors regarding its readership.

The book is long, with 20 chapters in five parts. The information in the book is very dense, drawn from a range of primary sources in several languages, scholarly publications, and field work (interviews). Apart from Part I, which sets the stage from the trans-Eurasian point of view (i.e., the seafaring market growth model that appeared in the Mediterranean world prior to the Industrial Revolution), the book focuses on maritime East Asia with the notions of the “Asian Mediterranean” stretching from Taiwan to Malacca and its related “East Asian Economic Corridor” covering much of the Pacific side of Monsoon Asia. This trans-Asian approach is very innovative, considering the fact that the vast majority of previous academic research and publications has been conventionally confined within national boundaries. Indeed, Gipouloux’s book reminds us of the fact that nations and states appeared much later compared with the natural history of *homo sapiens* and that there was a time when our distant ancestors did not need permission to travel either over land or over seas. In other words, we humans were natural global beings since the moment of migrating out of Africa. This sense of humans as global beings can be strongly felt throughout the book.

In this regard, it is natural for the author to treat all the maritime actors in Asian waters even-handedly and to see their merits in history. So, in Parts II and III of the book, Prof. Gipouloux shows how Asian trading networks emerged and evolved over time without any input from the outside until the voyages of Vasco da Gama as well as how Europeans were sucked into the existing sophisticated Asian trading web to function as service providers inside the Asian world. Here, the author strongly rebuts the Eurocentric belief that it was Europe that injected a superior culture and institutions into Asia to kick-start globalisation. Rather, it was the absolute advantage and comparative advantages possessed by Asians in products and business practices that lured the Europeans into the Asian orbit. The very fact that the Ottoman Empire controlled the entry of Asian goods into the Mediterranean for rent-seeking which triggered European trans-ocean voyages proved the same point in history. In this regard, the author demonstrates and celebrates “Asian supremacy” or “Asian triumphalism” for a change.

Of course, inevitably one has to face the fact that eventually it was Europe that bullied, colonised and milked Asia, not the other way around. The author is careful to establish the dichotomy of Asian trading networks to shift goods, people and services vis-à-vis the small numbers of Europeans whose naval undertakings imposed external rules on Asia, as seen in colonies and treaty ports. Instead, the author argues that much business was often conducted on Asian terms, regardless of what the Europeans claimed. The reader is repeat-

edly reminded that such European dependence on Asian business networks has remained largely unchanged over time, a revelation of the true dynamics of globalisation in Asia and beyond. In other words, although the Asians may not have needed globalisation to survive or thrive, globalisation indeed needed Asians to exist and grow. Such re-configuration and re-interpretation of the Asia-Europe relationship is very creative and fresh.

Parts iv and v of the book largely depart from social and economic history, dealing instead with contemporary East Asia and its growth and development. The reader will find that the author's methodology and language both subtly change to the terminology of economics, sociology, international relations, public policies, development strategies, and so forth. Here, the problems and issues associated with modern political ideologies, regimes, nation-states, and nationalism loom large. Moreover, the links among Asian communities and those between Asia and the outside world are no longer those of the trade in traditional finished products but international flows of capital investment, internationally competitive workforces, and internationally compatible markets. Few countries are able to finance and produce products from start to finish on their own. Increasingly, interfaces between regions, sectors, states, and economies have become more and more important. The author argues that all this has created opportunities for the rise of the services sector in East Asia to tackle information asymmetry, all types of disputes, and transaction costs. This new type of "weightless economy," marked by information services, is increasingly overtaking tangible material production in the most advanced parts of East Asia through cut-throat competition similar to that of the market for commodity production. To sustain this new growth of the service-intensive economy is not going to be easy. According to Prof. Gipouloux, it requires a synergy of good locations (and hence geography), good institutions (and hence the state), good human capital (hence education and work ethic among the masses), and a good open market (which clears itself domestically and internationally, free from monopoly, distortions and fragmentation). Those Asian communities that are approaching the nirvana of this new service-intensive economy have managed to get the three factors right. The reward is a high income per capita.

The dilemma, however, is the perpetuation of the hinterland that falls behind its metropolitan centre, as in the Yangzi River hinterland for Shanghai, or in the Pearl River hinterland for Canton (Guangzhou) and/or Hong Kong within a land-based empire like China (unlike certain Asian city-states like Malacca or Singapore, whose "hinterlands" are the surrounding seas). The internal growth and development hierarchy will almost certainly not disappear if one takes the United States as a model. In this regard, the author actually addresses the issue of "diseconomies of scale" for a large country in pursuit of modernity, something that policy-makers cannot afford to ignore.

Now, what does the future hold for East Asia? The author is cautiously optimistic. On the one hand, he sees an “East Asian Economic Corridor” re-emerging from the old trading matrix across the Asian Mediterranean, with China plunging into huge swathes of Asian sea trade; on the other, he warns of the danger of protectionism and territorial disputes over natural resources. The former generates a powerful centripetal force to hold East Asia together closer than ever for greater success; but the latter a centrifugal counterpart that undermines what has been achieved. In that sense, what political drama the East Asian Economic Corridor will manage to provide is very uncertain. One can only hope for the best and prepare for the worst.

On the whole, this book has appeared in a very timely manner to feed our increasing appetite for understanding East Asia’s past, present and future. I keenly recommend it to all colleagues and students who are interested in Asia.

Kent Deng (London School of Economics)

Noël Golvers, *Libraries of Western Learning for China, Circulation of Western Books between Europe and China in the Jesuit Mission (ca. 1650-1750)*, Leuven: Ferdinand Verbiest Institute; vol. 1: *Logistics of book acquisition and circulation*, 2012; vol. 2: *Formation of Jesuit Libraries*, 2013. 679 pages & 559 pages

Si l’intérêt pour la mission jésuite en Chine entre le xvi^e et le xviii^e siècle ne se dément ni chez les historiens de la religion ni chez les sinologues au sens large, c’est bien parce qu’elle a occasionné, au-delà de son objectif immédiat d’évangélisation, la première rencontre intellectuelle entre la Chine et l’Europe. Stimulés par l’ampleur des questions que pose cette rencontre, certains chercheurs en viennent à interroger la mission jésuite et la transmission des « sciences occidentales » (*xixue* 西學) à travers des problématiques quelque peu décontextualisées : par exemple en se demandant, au regard des défaites que la Chine essuiera contre l’Occident au xix^e siècle – et contre la modernité que celui-ci incarnera alors –, si les jésuites ne devraient pas être tenus pour responsables de n’avoir introduit en Chine ni l’héliocentrisme, ni la physique newtonienne un ou deux siècles auparavant. Mais si l’on s’en tient au contexte de l’époque, la question jamais véritablement résolue demeure la suivante : qu’ont apporté les jésuites dans leurs bagages, hormis quelques ouvrages « vedettes » comme les *Éléments* d’Euclide ? Comment mesurer l’étendue exacte des savoirs introduits par les jésuites, et comment les comprendre dans leurs propres termes ?

C'est sur cette question que l'ouvrage de Noël Golvers renouvelle fondamentalement nos connaissances. Le pari méthodologique de l'auteur, à qui l'on doit déjà une longue série d'ouvrages sur la mission jésuite en Chine, est d'appréhender la culture savante des jésuites en Chine en reconstituant virtuellement la collection de leurs bibliothèques. Il faut d'emblée préciser que l'ouvrage comble là une lacune documentaire : ces bibliothèques n'ont pas survécu à la disparition des derniers jésuites de Pékin dans les années 1790, et aucun catalogue de l'époque ne nous est parvenu. Une partie des collections a été récupérée par les lazaristes après 1860, et un *Catalogue de la bibliothèque du P'étang* fut établi en 1949 par le père Hubert Verhaeren. Mais celui-ci ne permet ni de distinguer entre ce qui subsiste de l'ancienne collection et les acquisitions postérieures, ni de rendre compte des déperditions pendant les décennies de rupture.

Entre 2004 et 2011, l'auteur a dépouillé les archives liées à la mission jésuite à travers l'Europe (Rome, Paris, Lisbonne, Bruxelles, Louvain, Munich, etc.), relevant systématiquement toutes les allusions aux livres. L'immense documentation mobilisée est écrite en latin, portugais, français, italien et flamand, et il convient de souligner que la plupart des sources en latin et en flamand sont citées en langue d'origine et traduites en anglais. Au final, l'auteur identifie environ mille quatre cents titres d'ouvrages européens de neuf cents auteurs ayant appartenu aux missionnaires jésuites en Chine, ou au moins demandés par eux : 60 % d'entre eux n'apparaît pas dans le *Catalogue* de Verhaeren (vol. 1, « Acknowledgements » et p. 31). Celui-ci n'en constitue pas moins l'autre source majeure de l'ouvrage, notamment pour les inscriptions que portent plus de 50 % des volumes existants (dans la mesure où les livres recensés dans ce catalogue, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Pékin, ne sont pas accessibles aux chercheurs). La valeur de ce catalogue comme outil de connaissance sur l'ancienne mission est analysée dans l'appendice du vol. 2 (p. 373-452).

Mais ce travail « archéologique » a une portée bien plus grande qu'un inventaire de pièces exhumées. L'auteur précise que « *this book intends to be more than a "book on books" but will focus also on the people engaged in this endeavor and their motives* » (vol. 1, « Acknowledgement »). Ce livre vise à donner vie au catalogue : « *construct step by step a coherent picture of the Western book culture of the Jesuits in China* ». L'ouvrage est ainsi organisé selon un « cycle de vie » complet des livres. Les trois premiers chapitres (qui forment le vol. 1) sont respectivement consacrés aux demandes de livres formulées par les missionnaires et aux logiques qui sous-tendent ces demandes, à la réaction de leurs correspondants en Europe (achat ou donation), et à l'acheminement des livres vers la Chine. Au chapitre 4 (qui forme à lui seul le vol. 2), l'on quitte l'Europe pour la Chine, avec une analyse de l'organisation des collections

de livres après leur arrivée. Le vol. 3, à paraître en 2014, bouclera le cycle en s'intéressant à la « consommation » de ces livres et au transfert de leur contenu vers le public chinois.

Ce nouvel ouvrage, comme les précédents du même auteur, fait parler les sources primaires, souvent citées in extenso, toujours finement décryptées. Il y a dans l'érudition mise en œuvre une prise de position heuristique forte pour l'histoire intellectuelle : les savoirs ne sont pas des abstractions qui circuleraient indépendamment de leurs supports physiques ; ils sont structurés par le contexte de leur circulation, par les acteurs qui sont intervenus dans leur trajectoire, et par les réseaux dans lesquels ceux-ci évoluent. L'histoire des « sciences occidentales » lue comme une histoire de livres rappelle d'abord les diverses contraintes, souvent pragmatiques, liées au contexte missionnaire. Les soucis budgétaires et le manque de temps, par exemple, ont conduit les jésuites à préférer des « *readers' digest* » aux savants volumes in folio, qui sont, selon le jésuite belge Philippe Couplet (1623?-1693), qui s'exprime sans ambages, « *tinae student... et... sunt in itinere impedimenta ac sumptus inutiles [here of interest to the worms... a hindrance and a useless expense during the journey]* » (vol. 1, p. 153).

Une habitude qui a la vie dure est de considérer « l'Europe » ou « les jésuites » comme des entités monolithiques. Or, l'autre force de l'ouvrage est justement de démontrer la complexité de « l'Europe » par l'hétérogénéité des acteurs qui ont contribué à ce *commercium litterarium*. La liste des donateurs, identifiés en croisant les inscriptions portées à l'intérieur des livres et les témoignages externes, donne la mesure de l'étendue géographique et sociologique de « l'Europe ». Elle s'étend du Portugal à la Russie ; elle comprend aussi bien le Pape, la noblesse, des savants que des militaires, le bas-clergé et les « *common people* » (à cet égard, on peut regretter l'absence totale de carte ou d'élément visuel dans l'ouvrage). L'auteur fait l'inventaire des villes qui ont agi comme « *hub* » et dégage une typologie fine des motifs du soutien européen à la mission en Chine – antidote à une historiographie de la mission cantonnée à des « géants » et à des grandes métropoles ; mais l'ouvrage fait aussi toute sa place aux cas individuels : c'est par exemple à la fois une mentalité collective et l'état d'âme d'un individu que l'auteur nous donne à voir, quand il identifie la *Bresve Narration de la mort des huit Peres Anglois de la Compagnie de Jésus* dans le catalogue de P'étang comme la donation d'un jésuite anglais « en diaspora » à Paris, au moment où circule en Europe un épître de Chine ayant « martyr » pour mot-clé (vol. 1, p. 303).

Enfin, alors que l'histoire des jésuites est souvent construite à partir d'entités d'ordre continental, l'ouvrage observe la pluralité des « réseaux » de circulation qui, en fonction du rayonnement des acteurs, sont tantôt transnationaux, tantôt locaux, voire *intra muros* – entre la bibliothèque générale et la chambre

du missionnaire particulier, à qui la règle de pauvreté interdit la propriété privée (vol. 2, p. 328). Il est fascinant de pouvoir suivre ce jeu d'échelles parfois au niveau même d'un livre, tel ce volume du *De Re Metallica*, passé des mains d'un habitant du bourg d'Eissendorff, à celles d'un magistrat munichois, puis dans celles de Johann Schreck (1576-1630) qui fut à la cour de Bavière avant de devenir jésuite et de partir pour la Chine : nous savons que ce volume sera traduit comme *Kunyu gezhi* 坤輿格致, avec ses illustrations peuplées de personnages habillés à la chinoise. Il y a aussi ce volume de *Geographia Nubiensis*, version latine de l'ouvrage du géographe musulman Al Idrisi (1099-1161), dont les inscriptions font remonter l'origine à une donation des traducteurs, chrétiens maronites de Rome (vol. 1, p. 35-38). La rencontre savante entre la Chine et l'Europe est généralement pensée comme une relation entre l'« Extrême-Orient » et l'« Extrême-Occident ». Ce tableau change-t-il si l'on fait intervenir le monde arabe, « Proche Orient » pour l'Europe et « Occident » plus immédiat pour la Chine ?

En tant que livre de sources qui n'est pas nécessairement destiné à une lecture linéaire, l'ouvrage est doté d'un index unique pour les noms de personnages et les titres de livres. L'ouvrage est doté d'un système de références croisées et de renvois, y compris aux volumes à paraître. Alors que ces références croisées sont plus que bienvenues en ce qu'elles révèlent la multiplicité de points de vue sous lesquels un document peut être lu, l'appareil graphique aurait gagné à indiquer la numérotation complète de chaque section sur l'entête des pages (celle-ci n'indique que les titres des chapitres).

Le plan de l'ouvrage est justifié par le caractère fragmentaire des sources ; il est révélateur de la nature d'un objet historique qui se déploie sur la longue durée. Il est aussi facile à consulter pour ceux qui y cherchent de l'information sur tel ou tel thème. Toutefois, les événements tendent à être décomposés en étapes et « dilués » dans l'ensemble de l'ouvrage. C'est notamment le cas de la tournée européenne de Nicolas Trigault (1577-1628) entre 1616 et 1621, qui a apporté en Chine une bibliothèque complète, supposée couvrir l'ensemble du curriculum jésuite, et que les lettrés convertis et les missionnaires ont envisagé de traduire en chinois. Pour le sujet de l'ouvrage, l'arrivée de ces « sept mille livres occidentaux » (*qiqian bu xi shu* 七千部西書) est certainement l'événement le plus documenté par les sources chinoises. On peut la repérer dans les parties 2.1. (fonctions institutionnelles liées à la recherche des livres), 2.3 (typologie des bienfaiteurs), 4.3.1 (formation de la bibliothèque de Macao, où les livres embarquent), 4.3.2. (bibliothèque de Pékin, dont les « Trigault books » constituent l'une des couches fondatrices), etc. L'historiographie est également fragmentée entre le vol. 1 (p. 17) et le vol. 2 (p. 14, p. 74, et p. 354-431, pour la liste complète des titres donnés dans le catalogue de Verhaeren qui peuvent être identifiés comme un « Trigault book »). Le terme de « Trigault

layer » est employé sans explication préliminaire. Les lecteurs se référeront utilement à l'article en chinois de Fang Hao consacré à ce sujet (cité au vol. 1, p. 22, n. 17), et aussi à la conclusion du vol. 2 (p. 319-325) qui tente une chronologie générale des bibliothèques jésuites en Chine.

Ce clin d'œil aux sources chinoises incite aussi à questionner le découpage chronologique de l'ouvrage : ca. 1650-ca. 1750. Cette période, que l'auteur identifie comme une période d'expansion soutenue des bibliothèques, part de l'avènement des Qing à Pékin (à partir duquel les jésuites se sont assurés une position dans la bureaucratie impériale), pour se terminer avec le déclin de la mission (à la veille de la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773) et la raréfaction des nouvelles acquisitions (vol. 1, p. 41-42). Or, l'apogée des « sciences occidentales », mesurée par l'ampleur et l'impact des traductions savantes vers le chinois, est communément située dans la première moitié du xvii^e siècle. L'ouvrage révèle-t-il par là un paradoxe de l'entreprise savante des jésuites en Chine, qui semble au fil du temps plus riche en ressources, mais aussi plus réservée à un usage interne des jésuites seuls, et moins « ouverte » vers le public local ?

Mais il est trop tôt pour de telles spéculations : attendons patiemment le troisième et dernier volume, qui sera consacré à la lecture ou « consommation » des livres par les jésuites, et à leur réception par le public chinois. Les deux volumes déjà livrés montrent assez la force du travail de Noël Golvers qui bouleverse bien des idées reçues, pose des questions inédites et offre surtout des moyens pour y répondre. Ils constituent à la fois une synthèse d'une exhaustivité inégalée, et une leçon méthodologique forte pour l'histoire des jésuites en Chine.

Wu Huiyi (Needham Research Institute, Cambridge, Royaume-Uni)

Perry Link, *An Anatomy of Chinese: Rhythm, Metaphor, Politics*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2013. 367 pages

In this book, Perry Link shows how rhythm and metaphor add something to language, that is, how they add something to what is conveyed through language in particular situations and historical contexts. This happens not just in poetry; it happens in everyday life and also in politics, for instance in the time of Mao. Link compares Chinese with English in this respect. The book has three chapters that correspond exactly to what the subtitle promises: rhythm, metaphor, and politics, devoting some one hundred pages to each. It reads well and offers hundreds of examples, mainly from Chinese but also from the English language. Link succeeds in giving well-balanced accounts.

He often sees things from more than one perspective and thereby shows that we should not hastily jump to conclusions and generalizations, for instance regarding the Sapir-Whorf hypothesis (which says that language affects or even determines the mind). The book's clear expositions and well-balanced accounts make it a valuable contribution.

On the subject of rhythm, Link describes, among others, two rhythmic patterns – of five (*wu* 五) and seven (*qi* 七) syllables or words (*yan* 言) – that are often used in Chinese: *wuyan* 五言 and *qiyán* 七言. These patterns often take the form 2+3 and 2+2+3 (or, putting it differently, 1-2, 1-2-3 and 1-2, 1-2, 1-2-3), and they can be found throughout two thousand years of history from Han inscriptions to present-day newspaper reports and internet messages. They are omnipresent in poetry, fiction, graffiti, menus, basketball cheers, riddles, nursery rhymes, popular sayings, songs, proverbs, elite poetry, political slogans, and commercial advertisements. These rhythmic patterns are often pleasant and memorable. They come naturally and often sound “just right,” thereby making the content appear to be “just right” as well. They easily take on an authoritative and exalted air. Thus, it is no wonder they are so much used. The question is whether there is more to this, and some detailed analyses reveal that this is the case. Such rhythmic patterns sometimes have an impact on what ends up being said, because sayings are often made to fit them. Another question is whether rhythmic patterns play a particularly large and influential role in Chinese, compared, for instance, with English, and this can be said to be the case as well. The reason is that at heart Chinese, even modern Chinese, is in a certain sense monosyllabic. Morphemes (not necessarily words) in Chinese are almost always monosyllabic. Even in modern Chinese, where most words are compounds and have more than one syllable, is it the case that each syllable is also itself a word. This invites many ways of playing with words (more so than in English or German), because syllables can be moved around more freely, be it on paper or in the imagination.

All this applied, too, in the time of Mao Zedong, who wanted to break with old Chinese traditions. Even he used the traditional *wuyan* and *qiyán* patterns, as Link shows in many examples throughout the book. Whether Mao did so consciously or unconsciously is another question. Link distinguishes between “dominant” and “recessive” rhythms. The listener is often aware of dominant rhythms, which are strong and on the surface. Recessive rhythms are more delicate and often go unnoticed. One can track them down in transliterations and item lists. There one finds, besides 2+2 and 4+6 patterns, the classical 2+3 and 2+2+3 *wuyan* and *qiyán* patterns. Patterns of 6 or more than 9 syllables are rare, and there might be logical and biological reasons for this. Because of their delicate and inconspicuous nature, recessive rhythms can be particularly influential. Often without noticing, a speaker sometimes

adds or drops a syllable to make a sentence sound right, and in doing so, he or she is guided by rhythmic patterns. Dominant and recessive patterns can persist even when they go against grammar or meaning. They can win over grammar and meaning and thereby create another meaning.

Can we go so far as to say that rhythms have meanings? Meaning comes through use (as described in the work of John Austin or Ludwig Wittgenstein), and rhythm affects use. Thus, there should be an argument for rhythms having meaning along these lines. One crucial idea here is that rhythms often make a difference and thereby create meaning. Rhythms can be unusual and thereby indicate something. They can suggest humor or finality, as if a rhythm were an argument. A sentence can sound “just right,” and fittingness thus can take the place of truth. “You cannot argue with a song,” as Link aptly quotes Maurice Bloch, and of course there is danger in this lack of openness to argument, as Plato already knew when he thought of poetry and the arts in general as being merely representations of representations of eternal ideas and therefore wanted them expelled from his ideal state. The many examples Link gives in the third part of the book of how totalitarian regimes have used rhythms and metaphors cast an uncomfortable but true light on this idea and the corresponding phenomena. This is another valuable point of the book.

Speakers of Chinese unconsciously obey many rules, and rules of rhythm are no exception here. Tones (for instance the finality of the fourth tone), phonemes (their mere sound quality), pitches, inversions, and parallelisms (another feature that, although found in any language, is particularly often used in Chinese due to its monosyllabic structure) all do make a difference and thereby contribute to meaning, to what we say, and to what gets done. But although exaltation can be beautiful and sublime, it should not blind us to the facts.

In his analysis of metaphor in Chinese, Link draws heavily on the work of George Lakoff and Mark Johnson (see their *Metaphors We Live By*, Chicago University Press, 1980). He takes up many of their claims and ideas and tests them in the case of Chinese. Most of these ideas work, but not all. And, as he also does elsewhere in the book, here Link gives carefully balanced accounts that often show more than one perspective and thereby avoid over-generalizing. The problem is this: Does language shape thought so that speakers from different cultures using different languages end up thinking differently (as is posited by the so-called Sapir-Whorf hypothesis), or are there universal structures in our mind and our experiences so that we all end up thinking similarly, independently of the language we happen to speak and the culture we are born into (concepts expounded by Immanuel Kant, Noam Chomsky, Steven Pinker, and Jerry Fodor among others)? Link finds arguments for both sides of the debate. There is no simple and general yes or no answer. He says

that he began his comparative studies of conceptual metaphors in Chinese and English with the hope of revealing systematic alternative worldviews. But he ended up finding that, on the one hand, the two languages do not stand apart as radically and systematically in their overall use of metaphors as he had expected and that, on the other hand, there is more variation and incoherence within each language than he had expected to find. There is less difference between the languages (and cultures) and more difference and variation within each.

But the fun is in the details, some of which I will indicate here. It seems to be universal that we think of time in terms of space. We use “time is space” metaphors and not “space is time” metaphors—another apparently universal feature. We use something more concrete, such as space, to refer to something more abstract, such as time, and we do so in many different ways, which are sometimes combined and mixed even in a single expression. Time is portrayed vertically in saying “down through the ages” (the future is down) or in “upcoming events” (the future is up). The contradiction seems not to confuse us. And in Chinese we say *xiage yue* 下個月 (down + month) meaning “next month” (that is, the future is down) and *shangge yue* 上個月 (up + month) meaning “last month” (the past is up). But we also think of time horizontally. We say *houtian* 后天 (behind + day) meaning “the day after tomorrow” (the future is behind tomorrow) and *qiantian* 前天 (in front of + day) meaning “the day before yesterday” (the future is in front of yesterday). If you think of the future as a train moving horizontally towards you, this analysis and interpretation will make sense. Both English and Chinese use vertical and horizontal spatial metaphors; this seems to be universal. But Chinese uses the vertical one more than English does. This seems to be a difference, but it is merely a difference in degree. And there is also another way in which time is expressed in spatial metaphors, namely in terms of length and volume, as in “I waited a long time” and “it took much time.”

With respect to the Sapir-Whorf hypothesis, experiments have been conducted to show that such metaphorical uses can have an effect on how a speaker thinks, or, perhaps better, how a speaker combines perception and thought. This should not come as a surprise. If the word *shang* 上 (up) is used in two ways, namely to express temporal as well as spatial meanings, it should not be surprising that perception of spatial relations interferes with thought about temporal relations. It is on this idea that the experiments are based. So there is something to be said for the Sapir-Whorf hypothesis, but it is, as Link indicates, only a question of degree. Nevertheless, I would add, maybe a little in opposition to Link, that degrees do matter. If a difference is of factor 3 or 5 or 10, it is not “just” a difference in degree, and I would expect it to have consequences that can be significant.

Besides the “time is space” metaphor, Link discusses “subject-self” splitting, as in “I dragged myself out of bed,” which can be found in English as well as in Chinese (see Edward Slingerland, *Effortless Action: Wu-wei As Conceptual Metaphor and Spiritual Ideal in Early China*, Oxford University Press, 2007). He discusses the question of whether colors, at least certain “focal” colors, are universal, what color metaphors we find in English and Chinese, and whether there are universal experiential and physical bases for this, as in “seeing red” and being “red in the face” (anger is heat) or “green” meaning “young” (as in fresh green plants). There is also more to “up” and “down,” because “up” tends to mean what is morally right or powerful. Happy is up, sad is down. But is it also universal that consciousness is up and unconsciousness is down, as when we say he “woke up” or “fell asleep” and “dropped off” (into sleep)? This seems not to be the case. In Chinese, one does not think in this way. But there is also the “affection is warmth” metaphor, the “understanding is grasping,” the “closeness is strength” and the “brightness is good” metaphor, which all can be found in both English and Chinese. But then the idea that duplication and repetition stand for more of the same works in English but not so well in Chinese.

Another field of comparison are dyads – up and down, front and back, good and evil, more and less, before and after, love and hate. They are opposites, and we often mention the positive first and the negative second, as in “good and evil.” We do not say “evil and good.” This also applies to Chinese: *hao huai* 好壞 (good + evil), *shang xia* 上下 (up + down), *shi fei* 是非 (right + wrong). The first is the standard and default, and this also seems to be universal.

If we start with Chinese for a change, we will find metaphors that can hardly be found in English, for instance metaphors in relation to eating (*chi* 吃), or the “government is family” metaphor, or opera-acting metaphors. Chinese opera is not an elite art but a popular art that can be found in many variations in local traditions. We all know “life is a stage,” and so the widespread use of opera-acting metaphors in politics should not come as a surprise. But there is a further reason for the widespread use of such metaphors in Chinese, namely the Confucian belief in the moral value of correct outward performance. Here is one potential for comparisons with opera “performances.” If you memorize the classical texts, you will internalize them and thereby cultivate yourself and bring out good effects. This Confucian belief underlies the examination systems and many everyday views about education and aesthetics. Studying means emulation, imitation, and in general a willingness to let yourself be guided. It is sometimes even said that the Chinese have less of a sense for truth than for appearance, but Link finds this view to be exaggerated. Chinese can perfectly well distinguish between the truth of what is said and the way in which it is said. “Saying it right” is ambiguous, but this does not mean that

the speaker or hearer cannot make the necessary distinctions. I think this is true, but I would like to add that if one is not forced for linguistic reasons to distinguish between the two, one might get used to not distinguishing between the two in meaning as well. Often saying so makes it so. Saying it ambiguously makes it ambiguous.

Another difference between English and Chinese is the number of nouns in comparison with the number of verbs and the rich use of ontological metaphors in English. English uses more nouns – Link did some counting in the novels *Oliver Twist* and *Dream of the Red Chamber* and has come up with a difference factor of 3 – and English tends to use many “container” metaphors, such as in “My fear drove her crazy.” We make fear into a substance (here is the “ontology”), a thing that can do something, namely drive someone crazy. But this tendency for nominalization – Link quotes extreme cases such as “positionality” and “prototypicality” – can also create philosophical puzzles that can be self-made and without substance. Perhaps the philosophical mind-body problem is such a puzzle. English is indeed more substantive and essentialist, whereas Chinese is more eventful and dynamic.

Finally, on the subject of politics, Link begins the third chapter by quoting from George Orwell: “political language ... is designed to make lies sound truthful and murder respectable, and to give an appearance of solidity to pure wind.” Link shows that this also applies to Chinese by drawing on the points made in the two previous chapters. During the late Mao era, the bifurcation between ordinary and official language grew immensely. One had to learn how to live with two truths. There was an influx of polysyllabic words and Western-derived abstractions (see also the discussion of nominalization in Chapter 2), and these words sounded austere and were often vacuous at the same time, “stuffy and puffy,” as Link says. As a consequence, officials and everyone else had to learn how to speak in vague and ambiguous ways in order to be on the safe side. No matter how something turned out, one could later always say that one meant it in this way or that way, according to whatever served one’s own interests better. One used “fruit language” (*shuiguoyuyan* 水果語言), that is, one says something is a fruit, and if it turns out to be a banana, one can say that this is what one meant, if the banana is a good thing, or one could say that one did not mean a banana but an apple, if the banana turns out to be a bad thing. To do this well, one had to develop the necessary skills, and rhythm played a role in this, because it can make things sound “just right,” as has been shown in Chapter 1. It can also make things sound “just wrong” or funny. In any case, it is difficult to “argue with a song.” Another tool is repetition, because it can infantilize the listener.

Often the message had hardly any content but still a purpose, namely to get things done, without saying how they should be done and what the crite-

ria were. Chinese is particularly suitable for this, because Chinese grammar, especially its monosyllabic structure, as described above, allows for more freedom and ambiguity. It allows for omissions and more easily leaves it open whether something is meant as a description or an imperative. In general there was (and still is?) a tendency for “fit” as some kind of “truth” (*tifa* 提法, ways of putting things). Link quotes *Xunzi* to show that in ancient times sayings were often considered to be fitting, *dang* 當, because they were both true and designed to help the listener. In modern authoritarianism, however, truth and help often did (and do) not go together. What was true did not always help, and what did help was not always true. Truth and fittingness became two different standards in the official language. This added to political language games, and, as has been explained in the previous two chapters, for linguistic reasons Chinese is particularly suitable for language games in general.

Truth and utility bifurcated; words themselves were meant to do the work. Vague, defensive and mollifying expressions became omnipresent. They were helpful in avoiding responsibility, and those who tried to “climb out” of such official language games found this difficult, because they were caught in their own language and did not have another to hold on to. But Chinese was not alone in this. Perry quotes slogans from the time of Stalin and Hitler. In Nazi Germany, people spoke euphemistically of all kinds of “action,” such as “big action” *Grossaktion*, “individual action” *Einzelaktion*, “student action” *Studentenaktion*, and “general pacification action” *allgemeine Befriedigungsaktion*. Unspeakable acts of cruelty were prettified in language.

Linguistic vagueness serves official purposes in more than one way. It frightens many people about many things, it allows for arbitrary targeting, gets more information from detainees, and it creates the possibility of shifting responsibility away from the leaders. Self-contradiction is irrelevant as long as what one says helps in getting things done. Manipulation becomes the standard, and, in the middle of such two-faced double-talk, true friendship becomes almost impossible. The double-entendre can also be played from below, not just top-down. Official claims can be satirized. Propaganda invites anti-propaganda. Link quotes David Moser and Jean François Billeter, who make claims about the social and psychological consequences of such use of language. They talk of “schizophrenia” and “pathology of virtue.” With the introduction of digital technology and the internet, things are changing again, but not always for the better.

Towards the end of the book, Link points out two dangers he sees in the present situation in China: the danger of exaggerated nationalism and the common practice of avoiding troubled fundamental problems. In Link’s view, nationalism is so far a mere possibility, but a certain practice of avoiding problems is already reality. Official languages are too easily accepted as part

of normal life and thereby prohibit serious public discussion. “People go through daily life – making money, enjoying fashions, playing sports, traveling, finding romantic partners, and doing other things that people could not easily do during the Mao era – while simply avoiding the areas in the world of ideas that could cause ‘trouble’” (p. 248).

Ultimately, I think that, regarding the Sapir-Whorf hypothesis, Link could have said a little more by relating monosyllabism and linguistic context sensitivity to social and perceptual background sensitivity. But this is my personal view. All in all, the book is well organized, reads very well, gives many examples, offers balanced accounts, and teaches us something, be it pleasant or not, about language and politics.

Christian Helmut Wenzel (National Taiwan University)

Françoise Mengin, *Fragments d'une guerre inachevée. Les entrepreneurs taiwanais et la partition de la Chine*, Paris : Karthala, 2013. 519 pages

Pour quiconque s'intéresse aux relations que le régime insulaire taiwanais et ses acteurs sociaux entretiennent avec le continent chinois à l'ère contemporaine, la parution cette année de l'ouvrage de Françoise Mengin ne peut être qu'un heureux événement. S'appuyant sur une documentation riche et précise, comme sur plusieurs enquêtes de terrain réalisées par l'auteur au cours des dix dernières années, cette somme de travail colossale jette l'éclairage sur le mouvement de délocalisation de l'industrie taiwanaise qui a débuté en Chine continentale à la fin des années 1980. L'on ne saurait en effet mésestimer l'ampleur de ce phénomène qui n'a eu de cesse de s'intensifier au point que Taiwan est devenu, au cours des années 2000, le premier investisseur étranger sur le continent.

À plus d'un titre l'ouvrage mérite d'être salué, en premier lieu par le souci d'historicité avec lequel il s'efforce de restituer la figure des entrepreneurs taiwanais (*Taishang* 台商). Le premier chapitre retrace en effet la genèse et les évolutions majeures de cet acteur économique insulaire qui a vu le jour sous la colonisation japonaise (1895-1945) et dont l'activité a dû se déployer, après 1945, dans les interstices d'un régime nationaliste chinois que l'auteur n'hésite pas à distinguer par sa double nature coloniale et anticapitaliste. L'exclusion du plus grand nombre des Taiwanais des secteurs monopolisés par l'État, l'octroi de rentes et de prébendes aux entreprises d'État et aux Continentaux arrivés à Taiwan aux côtés du Kuomintang, la domination du secteur public sur le secteur privé, ou encore la volonté du pouvoir de freiner la formation d'un grand capital et de limiter la libéralisation du secteur financier apparaissent

comme les pierres de touche de cette donne socio-économique et politique particulière qui a prévalu dans l'île jusqu'à la fin des années 1980.

En s'attachant à saisir la trajectoire taiwanaise post-1949 « en termes de contre-révolution nationaliste et anticapitaliste portée par un régime colonial » (p. 22), Françoise Mengin ne cherche pas seulement à analyser ce qui surdétermine le champ d'action des entrepreneurs taiwanais dans l'île et sur le continent. Elle entend aussi mieux comprendre l'articulation « entre les mutations successives des régimes nationaliste et communiste et, corrélativement, l'économie politique de la partition de la Chine », legs d'une guerre civile inachevée (p. 22). L'ouvrage vient donc compléter les analyses diplomatiques et stratégiques du conflit sino-taiwanais (la fameuse « question de Taiwan ») en intégrant les logiques sociales au conflit de souveraineté. Dès lors, les entrepreneurs taiwanais sont décrits par l'auteur comme autant de « fragments » d'une « nation déchirée par des imaginaires et des revendications territoriales contradictoires », ou encore comme des « acteurs transnationaux indisciplinés par une frontière [sino-taiwanaise] non reconnue et dont les opérations de délocalisation sont aujourd'hui le vecteur d'une unité de la Chine imposée par le PCC, voulue mais différée par le KMT, rejetée par les indépendantistes » (p. 24).

Les évolutions qu'ont connues les régimes nationaliste et communiste chinois dans les années 1970 et 1980 sont analysées dans l'ouvrage en termes de logique thermidorienne, concept que Françoise Mengin emprunte aux travaux du politologue Jean-François Bayart et qu'elle mobilise dans son deuxième chapitre. Appliquée aux pays dont l'histoire épouse des trajectoires proprement révolutionnaires, d'inspiration communiste et/ou nationaliste, la logique thermidorienne doit se comprendre comme ce moment où la classe au pouvoir entreprend de se professionnaliser en congédiant l'utopie mobilisatrice au profit de la raison gestionnaire. Pour se maintenir dans leur rôle d'élite dominante, les acteurs au pouvoir optent alors pour une stratégie ambivalente d'ouverture à l'économie capitaliste mondiale, d'accumulation primitive du capital, mais aussi de perpétuation de certains traits de l'idéologie et du discours révolutionnaires. Françoise Mengin s'attache à montrer comment, dans le processus de dé-reconnaissance de la République de Chine sur la scène interétatique au tournant des années 1970, le régime du Kuomintang à Taiwan entre précisément dans ce moment thermidorien. Sans renoncer à représenter l'ensemble de la Chine, les dirigeants nationalistes vont privilégier à l'époque la recherche d'une légitimité de complément – et non de substitution – en offrant une réponse d'ordre économique à la crise politique. Cette stratégie, relève Françoise Mengin, se traduit alors par la poursuite de « la nécessaire extraversion de l'économie taiwanaise, garante de l'indépendance de fait, sinon de droit, du pays par la constante montée en gamme de l'industrie

nationale » (p. 118). À son tour, la politique de réforme et d'ouverture mise en œuvre sur le continent au sortir de l'ère maoïste est frappée au coin de cette logique thermidorienne. Comme le souligne Françoise Mengin, ce moment « signe la défaite des nationalistes par leur victoire idéologique » (p. 143) dans la mesure où il consacre le retour en Chine du capitalisme d'État, tel qu'il avait été conçu de part et d'autre du détroit dans les années 1950, en même temps qu'il procède, comme précédemment dans le bastion nationaliste, d'un découplage de l'économique et du politique (p. 142-164).

Françoise Mengin dresse alors la sociologie des délocalisations de l'industrie taiwanaise qui s'amorcent sur le continent chinois à la fin des années 1980, tout en soulignant les logiques économique-politiques à l'œuvre par-delà ce phénomène paradoxal : des entrepreneurs taiwanais investissent massivement dans le pays le plus menaçant pour le leur. Ces délocalisations n'ont pas seulement été favorisées par les avantages spécifiques dont ces derniers ont joui en Chine, mais aussi par les politiques sécuritaires de Taipei. En effet, la fermeture de la frontière sino-taiwanaise imposée par les autorités insulaires jusqu'en 2008, fermeture qui exigeait que la circulation des personnes, des capitaux et des biens entre Taiwan et la Chine transite par un territoire tiers, a laissé toute latitude aux entrepreneurs taiwanais qui ont su s'affranchir des restrictions et des prohibitions (p. 209-238). Autre paradoxe pointé par l'auteur : du fait de l'absence de relations officielles entre les deux rives du détroit, les investissements taiwanais se sont multipliés sur le continent hors de toute protection légale. Ce vide juridique a été compensé par des traitements préférentiels négociés sur place avec les bureaucraties locales. Mais dans la mesure où celles-ci ont seulement cherché à sécuriser la présence *in situ* des entrepreneurs taiwanais, elles n'ont pas véritablement œuvré dans le sens de la politique irrédentiste de Pékin, « tirant bien davantage parti du maintien de la frontière et de sa possible marchandisation que de sa disparition » (p. 208). Aussi bien, à compter des années 1990, aucun secteur de l'économie n'a été écarté par les entrepreneurs et industriels taiwanais qui ont délocalisé leur production en Chine populaire. On peut citer ici à titre d'exemple, le secteur pionnier de l'agro-alimentaire représenté par les groupes Ting Hsin, Weichuan et Tongyi (President), implantés respectivement sur le continent en 1989, 1991 et 1992 ; ou encore le secteur du câblage où le groupe Walsin Lihwa détenait en 2000 18 % des parts du marché chinois des câbles à haute tension et la moitié de celles des câbles optiques ; sans oublier les hautes technologies et les industries de pointe ; ou encore l'ensemble du secteur tertiaire.

Enfin, l'auteur retrace l'évolution des relations Chine-Taiwan depuis l'arrivée au pouvoir exécutif du Parti démocrate progressiste (PDP) de Chen Shui-bian (début des années 2000) jusqu'au retour du KMT au gouvernement (2008) et la fin du premier mandat du président Ma Ying-jeou (2012). La période se

caractérisé par l'ouverture progressive de la frontière sino-taiwanaise et la mise en place des premiers vols directs entre l'île et le continent, processus dont Françoise Mengin va parfois jusqu'à scruter au jour le jour le cheminement et les modalités. L'absence, souligne-t-elle, de tout consensus à Taiwan sur la question de l'unité de la Chine a entraîné, sous la présidence de Chen Shui-bian, une privatisation formelle des négociations sino-taiwanaises, de même qu'elle a favorisé l'immixtion d'acteurs partisans dans le dialogue bilatéral. Dans le même temps, et alors qu'il se trouvait dans le camp de l'opposition, le KMT a accepté de négocier avec le PCC une libéralisation accrue des relations Chine-Taiwan, contribuant ainsi en amont à une percée décisive de la politique de Front uni voulue par Pékin.

Dans ce volet de son travail, Françoise Mengin soutient cette idée dont tout observateur du terrain taiwanais ne pourra qu'apprécier la justesse : la corrélation à Taiwan d'un mouvement de politisation de l'économique (pour tout ce qui touche aux relations économiques avec la Chine) et d'un processus de dépolitisation du politique (à travers la focalisation du débat insulaire sur la question du statut de l'île vis-à-vis du continent) (p. 321). Concernant le premier phénomène, l'auteur le lie à l'indépassable tension, au sein de la société politique taiwanaise, entre deux ordres normatifs concurrents, en rapport isomorphe avec le clivage partisan KMT/PDP. Cette tension se décline dans l'opposition entre les globalistes d'une part (ou *pro-open globalists*, selon la terminologie anglaise), qui prônent une libéralisation complète des relations sino-taiwanaises – afin de transformer l'île en un centre régional d'affaires susceptible d'exporter la démocratie en Chine –, et les souverainistes d'autre part (ou *hard-core conservatives*), qui dénoncent le péril politique que recèle une dépendance économique excessive de l'île vis-à-vis du continent (p. 325-326). Comme le note Françoise Mengin, la politisation de l'économique a structuré pendant les huit années de présidence Chen Shui-bian tous les clivages au sein du gouvernement et de l'administration. Parallèlement, un véritable « chassé-croisé entre formations partisans rivales autour d'enjeux liés au statut de Taiwan a privé de tout débat de fond des questions éminemment politiques », comme le retour de Taipei à l'ONU, la protection des droits de l'homme, la législation sociale et environnementale, etc. (p. 345). L'auteur montre en dernier lieu comment le premier mandat de Ma Ying-jeou a été marqué, lui, par une éviction du politique dans les négociations sino-taiwanaises, par l'ingérence de Pékin dans la politique taiwanaise, par d'importantes restrictions sur les libertés publiques à Taiwan – notamment lors de la venue dans l'île des émissaires du régime de Pékin – et enfin par un recentrage du débat public taiwanais sur des questions de politique intérieure continentale plus que sur des problèmes proprement insulaires.

Seul reproche que l'on adressera ici à l'ouvrage : si l'on peut se féliciter qu'il comporte un lexique chinois-français des notions, termes et autres appellations spécifiques traversant çà et là son propos, l'on ne peut que déplorer, en revanche, le fait de n'y trouver aucun index des noms de lieux, de personnes, d'organismes, etc. Compte tenu de la densité des informations délivrées par l'auteur, pareil index eût été un outil précieux pour mieux circuler dans l'ouvrage, pour revenir de façon plus ciblée sur tel ou tel personnage, telle ou telle organisation, voire certains thèmes cardinaux de la démonstration. Mais cette lacune de pure forme ne ternit en rien la finesse et la richesse de l'analyse de fond qu'engage Françoise Mengin, dans un travail qui nous invite à repenser les logiques d'emprunt mutuel et de réappropriation des modèles nationaliste et communiste chinois. Avec cet ouvrage, Françoise Mengin nous offre – si l'on ose dire – une *partition* de la Chine tout en nuances, interprétée avec brio.

Damien Morier-Genoud (Collège de France)

Delphine Spicq, *L'avènement de l'eau courante à Tianjin, Chine 1900-1949*, Berlin : Éditions universitaires européennes, 2012. 274 pages

This book is one of the few about the city of Tianjin written in French, and it is most welcome, since the Western literature on treaty ports and colonial studies about China has generally treated Tianjin as a side issue. Furthermore, the subject – the provision of running water – is unique, and this makes the reading far more interesting. Spicq, who earned her MA in economics and environmental studies and her PhD in social sciences of East Asia, introduces the reader to the beginnings of what would become a common urban facility in the 20th century and explains the process of providing drinkable water to the large city of Tianjin, which was divided among many different administrations, both the Chinese municipality and foreign concessions, during the first half of the last century.

The book starts with a fascinating prologue, which narrates the likely scenario that the soldiers of the Eight-Nation Alliance experienced while stationed in Tianjin during the Boxer Rebellion. Then, in five chapters, the text presents the history of Tianjin, locating the city in the regional hydrographical network and its water system before the 20th century, examining the beginning and the development of the waterworks companies, and, finally, the situation of the water system and drinkable water under the Japanese occupation (1937-1945) and during the Civil War between Nationalists and Communists (1946-1949). The narrative develops chronologically and presents Tianjin and its location in the Huabei plain in a simple and clear style; and

it smoothly proceeds from the geographical and contextualizing concepts to the historical section, respectively the first two and the last three chapters, giving a good balance to the book.

Tianjin after the Boxer Rebellion had the chance to develop a modern water system due in large part to the otherwise unwelcome foreign presence. In fact, the English concession was the only place in the city where the water system was not a problem during the conflict thanks to waterworks built in 1898. Spicq skilfully and clearly explains for those not acquainted with hydrology the status of the water system in Tianjin before 1900, with its wells and reservoirs, where the water came from and how the system changed during the management of the Provisional Government (1900-1902).

During the first half of the 20th century, Tianjin was supplied with water by two companies : the Tientsin Water Works Company and the Tientsin Native City Water Works Company, both managed and equipped by Western staff and material. However, the former supplied the English, French and German concessions, while the latter supplied the other concessions (Japanese, Austro-Hungarian, Italian and Russian) as well as the rest of the city, providing six times more water than the British company in 1906 (p. 124). Still, not every house was equipped with running water, and many people, according to their location inside the city wall or in suburban districts, were supplied with water either by traditional water carriers who carried buckets or pushed wheel-barrows or supplied from water sellers who had contracts with one of the two large water companies. The poor took their water from the river or local ponds with no filtration and with all the inherent consequences. The book shows in detail the system used by the two companies and the role of the water sellers as well as the abuses of power by the water carriers due to prohibitively high prices. Spicq describes how these affected the amount of water used per person per day, which had serious consequences for individual health and widespread epidemics (e.g., dysentery and cholera).

The two companies were competitors in the provision of water supplies, but most of the time they were confronted with the same problems – pollution and reduction of supplies – and tried to reach similar solutions, such as the drilling of artesian wells. The change from foreign to Chinese management for both companies came under pressure from the Nationalist government from 1928 onward, and they became completely Chinese only during the Japanese occupation, although those Chinese were effectively collaborators. Despite the troubles due to the war and the consequent lack of maintenance, the system continued to work, and only at the end of the 1940s were the two companies merged into one and taken under the municipal administration.

The author's objective is to show the context and conditions in which Chinese and foreigners collaborated with or opposed each other in the process

of providing water. This confrontation allowed knowledge, know-how and ideas to circulate, as the water delivery system was imported and mastered exclusively by the foreigners at the beginning and only later expanding to serve the Chinese population, ultimately to be managed by the Chinese themselves. The clash between the two sides was particularly sensitive, because it concerned Chinese sovereignty versus foreign extraterritorial rights. In practical terms, the administration of the water delivery system by foreigners was perceived by the Chinese as encroaching on their sovereignty. However, the public service was considered an aspect of modernity and a factor of social well-being and economic development. For this reason, Chinese authorities aimed at taking control of and manipulating it. Finally, since the 1920s, this utility also became the battlefield among the governing authorities, the two water companies and the general population.

To master the topic, Spicq uses a multi-disciplinary approach that includes economics, political and social history in order to understand the complex historical circumstances of water delivery systems in Tianjin. And, at the same time, she compiles a micro-history of the protagonists of this story, such as the water carriers or the water sellers, who represented the old Chinese system of providing water and ran their services despotically to the detriment of their fellow countrymen. The book's research is based on a variety of sources, which include archival materials (military, municipal and diplomatic documents), official documents issued by the local and governmental authorities, the local press, travel guides, as well as secondary literature written in Chinese, French, German and English. And it brings to the narrative important information from disparate sources that have not previously been used to study the history of water conveyance.

Furthermore, the book has the merit of showing the various available data in clear tables that provide a fair idea of the historical trends, and it provides comprehensible maps and interesting pictures of the different water supply methods. In addition, it includes a detailed biographical index. Nevertheless, the text might also have included a more complex and extensive conclusion. Its briefness only allows glimpses of important points of discussion that are not further studied, among them the importance of the modern history of the water delivery system to the current problems of water supply in Tianjin. Since the book ends its narrative in the first half of the 20th century, the reader may feel lost without knowing what happened in the second half. This brevity shows a certain lack of balance when compared to the introduction, which is composed of a more extensive discussion.

Finally, on a thematic level, the book is more inclined to a geopolitical analysis, which is one of its strong points, but on the other side it mentions only briefly the sanitary and health aspects, as it never discusses at length

the obvious relation between water conveyance and health problems. Tianjin, being one of the most important health centre of contemporary China, owes its renown to its past, and, though there are few studies of the history of medicine in Tianjin, the author has not made the most out of those that are considered here. Having said that, Spicq has successfully proved her thesis, providing readers with a fluent work on a completely new topic that one hopes will lead to further developments in the field.

Aglaia De Angeli (Visiting Researcher at Queen's University Belfast, U.K.)

Yang Fenggang, Joseph B. Tamney (eds.), *Confucianism and Spiritual Traditions in Modern China and Beyond*, Leiden: Brill, 2012. xi-362 pages

With this book, Fenggang Yang and late Joseph B. Tamney offer us a selection of thirteen papers presented at the Beijing Summit on Chinese Spirituality and Society in 2008. Its originality lies in the fact that it "provides a unique combination of articles by both keen observers of and active campaigners in [the] revival and expansion of Confucianism" (p. 2). As a sequel to the Beijing Summit, this interdisciplinary volume, with its long introduction full of discernment, grants us a deep insight into "Confucian spirituality" (see Tu Weiming's contribution) in modern China and beyond.

In the very first article, Kang Xiaoguang proposes a sociological study on the recent movement that promotes the renaissance of traditional Confucian culture in Chinese society. By focusing on its origins, its main actors and its many outcomes, Kang defines it as a "cultural nationalist movement" (p. 33). Its objectives are "to promulgate Confucian values in mainstream society and thereby control the leadership of culture" while establishing a new system of values (p. 55). One strong point of this paper is that it depicts the place of Confucianism in Chinese society by paying attention to its many aspects, especially the sociological background and motivations of its civil participants. According to Kang, being in between a Western-style social movement and a Maoist political movement (p. 64), the Confucian movement permits in fact a real interaction between government and civil society. Many points developed by Kang in this article are, by the way, abundantly discussed in the book's introduction.

In contrast to Kang, Tu Weiming's article approaches the new Confucian value-orientation as "a comprehensive and integrated spiritual humanism" which "is consciously different from politicized Confucianism" (p. 79). His paper mainly insists on the practical and rational dimensions of Confucianism, and on the specific role that scholars play within it. Tu even comes to advocate

a strongly argued case that the “distinctive feature of Confucianism enables it to provide an antecedent for the idea of the intellectual” (p. 81). According to Tu, the Confucian elite may be able to nurture a new cosmopolitan spirit. Indeed, being compatible with both liberal thinking and Marxism, Confucianism could “encourage an open, pluralistic, and reflexive self-understanding” if it doesn’t turn into a “narrow-minded nationalism” (p. 96). Either way, it seems that Confucianism is to shape Chinese contemporary cultural identity.

In the following article, Joseph B. Tamney explains the resilience of Confucianism in 20th-century China. Through an inquiry into the discourses of the multiple “carriers of Confucianism” (citing Christian Jochim) and their adaptation to modernization in Chinese private life, he claims that Confucianism meets multiple needs. First, Tamney discusses three forms of Confucianism : Traditionalist, State, and Modernist Confucianism. Then, he illustrates how these Confucianisms react to new social matters, especially in family and gender issues. By examining multiples cases, such as the political theories of Kang Xiaoguang, the Chinese state’s interest in “the primary dependence on the family to provide welfare services” (p. 117), or the Yu Dan phenomenon, Tamney’s paper presents a sharp insight in how Confucianism is lived in China.

To end Part I of the book, John Berthrong questions the future contributions of New Confucianism in a globalizing world. To do so, he presents some issues at stake in a potential “harbinger of future transcultural developments in religion and philosophy in North America” (p. 136) : specifically, Boston Confucianism. The article focuses on the question of language, “philosophical imaginary” (citing Michèle Le Doeuff), and the lexicon of Boston *daoxue* 道學. Berthrong ends with an open conclusion, calling “the international Ruist community” to answer whether this movement could “sufficiently and plausibly transmit, elaborate, appropriate, and represent a modern and globally expansive vision for the future” (p. 146).

Part II of the book finally gives a reason for the plural “traditions” in the title by proposing an entry into the spiritual diversity of Contemporary China. David Palmer and Xun Liu begin by offering us “a brief sketch of the social history and anthropology of Daoism” (p. 157) since the end of the 19th century. After questioning its very label, the authors raise some issues on how scholars approach the study of Daoism. How modernity impacted on this spiritual tradition and how analytical categories may foster its understanding by showing the diverse trajectories of Daoism are the key questions discussed here.

Now turning to Buddhism, Fang Litian’s paper calls for a reconstruction of its value for contemporary society. After an analysis of six basic concepts of Buddhist Philosophy (namely, dependant origination, cause and fruition, equality, compassion, the middle way, and perfect interfusion), Fang defends the idea that Buddhist philosophy will “elevate man’s spiritual well-being,”

permit “harmonizing conflicts among people to safeguard world peace” and “harmonizing the conflicts between man and nature to advance common and sustainable development.” By stressing the benefits modern society could get from Buddhist philosophy, Fang is in fact trying to promote this Chinese spiritual tradition.

More descriptive and analytical, Jian Zhixiang and Ma Rong follow by presenting the introduction of Islam in China. Their main concern is how the Islamic tradition had to evolve in dialogue with Confucianism. While sketching a geographical and historical panorama of the development of the Islamic tradition in China, they discuss the transition from a traditional Islamic “combination of religion and civil administration” to a Chinese system of separation as well as the maturation of an Islamic “tribal identity” into a modern “civil identity.” As such, the paper presents a certain indigenization of the Hui community that had been possible thanks to the tolerance of Confucian China. As a conclusion they note: “To understand Confucianism is the key to understanding the religious atmosphere in China” (p. 227).

Daniel H. Bays then gives us a summary of his recent studies on the Christian religion in China. Presenting an overview of its history, he points out some progressive changes in the relation of Christianity to China’s native spiritual traditions. Analyzing the missionary enterprise, he notes that the will to create Christendom in China soon turned to ashes. Many elements melted into existing cults, rituals and practices. The idea of conversion gave way to one of adaptation and contextualization. In the continuation of Thomas H. Reily’s recent studies, Bays’s paper also calls for a reassessment of Taiping religiosity, and “religious communities, built on a combination of Catholicism and traditional Chinese social patterns” (p. 242).

Then follows a historical study on the debates about religion at the beginning of the 20th century. Liu Yi proposes here to consider the movement of the Confucian society (*Kongjiao hui* 孔教會) from a very original angle : its Christian opposition. Going over many bones of contention, such as the opposition of two religious systems with different cultural backgrounds or the choice between a state religion and religious freedom, Liu depicts some key issues of this “golden age of Christianity in China” (1900-1920). His inquiry leads him to the conclusion that “the interwoven conflicts of interest and ideas, as well as the transition from tradition to modernity, led to turmoil over church-state relations in the early Republic of China” (p. 276).

Finally, Zhuo Xiping concludes this second part with a “comparative study of the understanding of spirituality in Confucianism and Christianity” (p. 277). After a brief discussion of the status of Confucianism as a religion and then as a Chinese “soft power,” Zhuo identifies “the true spirit of Confucianism” with the concept of “benevolence” (*ren* 仁). He then tries to defend the idea

that “there is no fundamental difference” between Confucian benevolence and Christian *agape* (pp. 288-289). Yet his study turns bluntly into a call for the Confucian tradition to “adopt the idea of external transcendence featured in Christianity” (p. 291). Despite such interesting insights, this paper could have benefitted from a stronger argument, especially in its use of Biblical quotations.

Part III of the book finally aims at exploring the social realities of ritual in Confucianism. First, Robert Cummings Neville defends the idea that the Confucian humaneness (his translation of *ren* 仁) could “build bridges across cultural differences” (p. 298) by setting up new rituals. In fact, Neville advocates the development of a “Confucian discipline for discerning ritual behavior and analyzing what it allows and what it prevents” (p. 303). This discipline would first offer a diagnosis of our social practices by pointing out the impediment rituals pose to “the expression of humaneness across social barrier” (p. 306) and would then propose the instauration of new rituals as a cure. For Neville, thanks to these rituals, our social narrative could include every members of our society.

In the following article, Anna Sun focuses by means of an ethnographical method on the personal rites performed in Confucius temples. Drawing from her participant observation and interviews, she comes to the conclusion that “ritual worship of Confucius is [...] undergoing a significant and diverse revival in temple settings in contemporary China” (p. 310). Sun provides us with detailed descriptions of the rituals, such as incense burning, writing prayers on cards (a practice that was in fact inspired by Japanese Shinto, see p. 320) or gravesite veneration. She also depicts new forms of ritual, such as teaching children the Confucian classics or even Confucian weddings. The article also provides an interesting typology of the rituals and the persons performing them.

Finally, Robert P. Weller ends the book with an article about how the Chinese spiritual traditions contribute to public good in contemporary China. He notes, that following the example of the Tzu Chi Foundation, a Buddhist organization, “all forms of religion are now actively involved in charitable work” (p. 334). The emergence of the concept of charity as public good has in fact profoundly transformed the social function of religious groups “from something usually locally conceived with little interest in structural change, to something with universalist goals and an ameliorist agenda” (p. 343). In addition, he notes important innovations, especially in the rituals of local communities. According to Weller, they are the keys to understanding how the charitable works of religious groups play an important role in the building of Chinese society. As such, the last three papers all pinpoint the importance of religious rituals in the development of Chinese society, and strongly promote this field of research.

In conclusion, I can say with no hesitation that this book provides many meaningful articles. The ideas put forward are often very clear and well-argued. However, one could question the title and the selection of papers. There is a notable lack of equilibrium among the “spiritual traditions”: only four papers out of thirteen strictly deal with non-Confucian traditions. Even if the editors’ presentation tries to reunite at best the Chinese spiritual traditions around common issues, the reader can have the feeling that this book is mostly a defense of Confucianism as the major spiritual trend of contemporary China. In addition, one could complain that sometimes the epistemological grounds of the papers are uneven, and for some readers, the editors’ bet on blending analytical studies with spiritual or intellectual proselytizing could even sound like sacrilege. Finally, I should mention a few mistakes in the pinyin transcriptions (for instance *you* 右, p. 313), but these don’t affect the reading.

Joseph Ciaudo (INALCO)

Yang Jisheng, *Stèles. La grande famine en Chine, 1958-1961* (traduit du chinois par Louis Vincenolles et Sylvie Gentil), Paris : Seuil, 2012. 672 pages

Il est des ouvrages dont le lecteur sort meurtri. Tel est celui de Yang Jisheng. Certes, on a déjà découvert, il y a une bonne vingtaine d’années, la terrible réalité de la famine qui ravagea les campagnes chinoises suite à l’échec du Grand Bond en avant. Après le livre pionnier de Jasper Becker (*La Grande Famine de Mao*, Dagorno, 1998, 1996 pour *Hungry Ghosts*, l’édition anglaise), sont parus des ouvrages de plus en plus rigoureux qui ont décrit cette tragédie, dont les trois publications excellentes de Frank Dikötter (*Mao’s Great Famine. The History of China’s Most Devastating Catastrophe*, Londres: Bloomsbury & Walker Books, 2010), de Kimberley Ens Manning et Felix Wemheuer (*Eating Bitterness: New Perspectives on China’s Great Leap Forward and Famine*, Vancouver/Toronto: University of British Columbia Press, 2011) puis de Zhou Xun (*The Great Famine in China 1958-1962*, New Haven, Connecticut: Yale University Press, 2012). Le livre de Yang Jisheng rassemble tous les mérites de ces précédents travaux et y ajoute l’ampleur inégalée à ce jour des enquêtes de terrain menées dans douze provinces durant dix ans par un journaliste chinois professionnel, porteur d’une carte du Parti et jouissant d’un carnet d’adresses incomparable, qui a su être aussi un historien exigeant. Retraité, il vit maintenant à Pékin, sous la protection de quelques hauts responsables. La version française de *Stèles* est différente de la version chinoise originale, deux fois plus longue, parue à Hong Kong en 2008 mais interdite sur tous les autres territoires où flotte le

drapeau de la République Populaire de Chine. Le nouveau manuscrit, abrégé avec l'accord de l'auteur, a été réactualisé par ses soins et la présentation du contexte politique qui est celui de la collectivisation des campagnes et des « Trois Drapeaux Rouges » – la ligne générale, les communes populaires et le Grand Bond en avant – y précède désormais les chapitres consacrés aux dossiers d'investigation pour faciliter leur intelligibilité. On n'a conservé la totalité des résultats obtenus par les enquêteurs que pour quatre provinces particulièrement touchées (Henan, Sichuan, Gansu et Anhui). Une troisième partie revient sur les causes de la catastrophe et présente les conséquences de la famine. C'est cette nouvelle version de l'œuvre qui a été traduite du chinois.

Forte de 190 pages, la première partie, « Le Grand Bond en avant : vers la collectivisation à marche forcée », restituée avec une implacable précision la mise en place de la machine infernale qui va tuer en trois ans entre trente et quarante millions de paysans chinois. L'auteur se fonde principalement sur les ouvrages suivants : les mémoires de Bo Yibo 薄一波, *Ruogan zhongda juece yu shijian de huigu* 若干重大決策與事件的回顧 (Retour sur certaines décisions importantes), Zhonggong zhongyang dangxiao, 1991 ; Wu Lengxi 吳冷西, *Yi Mao Zhuxi : wo qinshen jingli de ruogan zhongda lishi shijian pianduan* 憶毛主席 : 我親身經歷的若干重大歷史事件片斷 (Souvenirs du président Mao), Xinhua chubanshe, 1995 ; l'ouvrage de Li Rui 李銳, *Dayuejin qinli ji* 《大躍進》親歷記 (Mes expériences du Grand Bond en avant), Shanghai yuandong chubanshe, 1996 ; le tome VII des *Manuscrits (Wengao 文稿)* de Mao Zedong. Les propos tenus par Mao en visite à Xushui au Henan que reprend le *Quotidien du Peuple* en date du 11 août 1958 (« quand vous aurez trop de céréales, plantez un peu moins et au lieu de travailler un jour entier, vous ne travaillerez que la moitié ») sont proprement délirants, surtout si l'on sait qu'ils furent suivis de directives pour limiter les emblavures d'un tiers, approuvées notamment par Liu Shaoqi. La responsabilité écrasante de Mao dans ce calamiteux dérapage vers une utopie meurtrière apparaît avec évidence : le Président s'obstine à critiquer les réserves exprimées par Zhou Enlai, Chen Yun et les dirigeants pragmatistes, sur l'aventurisme du « petit bond en avant » lancé à l'automne 1955 suite à l'adoption de son plan agricole de douze ans, où il prônait d'absurdes « semis serrés et des labours profonds ». Mao rabâche les succès supposés des « trois drapeaux », même s'il a quelques doutes sur les chiffres communiqués au Centre. Il ne recule durant les six premiers mois de 1959 devant l'évidence des premières difficultés que de façon provisoire, bien décidé à repartir de l'avant dès les premiers signes d'une reprise que les cadres les plus flagorneurs se hâteront de lui annoncer. Il se rend à la conférence de Lushan au début juillet 1959 persuadé que cette « réunion d'immortels » sera l'occasion de confirmer sa ligne politique, après quelques réajustements mineurs. En effet, Zhou Enlai avait fini par faire une nouvelle autocritique

– depuis 1943 il était devenu une sorte de virtuose de la chose ; Chen Yun avait éprouvé le besoin de se soigner dans une maison de repos, comme chaque fois qu’il sentait que le vent avait tourné ; et les hauts dirigeants, à l’instar de Liu Shaoqi, avaient rivalisé de zèle pour présenter les succès du Grand Bond sans trop y croire, alors que la famine avait commencé ses ravages, ce dont divers rapports avaient fait état. L’incident de la lettre de Peng Dehuai du 14 juillet 1959 a donné à Mao, furieux de ce crime de lèse-majesté, l’occasion de lancer une contre-offensive plus violente que celle qu’il avait envisagée. Mais tout porte à croire qu’elle aurait eu lieu de toute façon. Annotant fin juin un rapport de Li Xiannian, Mao avait écrit : « La situation ne s’est pas radicalement améliorée, mais elle commence à l’être. Encore quelques mois, et elle aura été radicalement améliorée. C’est une évidence indiscutable ». Avec ses plus chauds partisans il dénonçait les cadres qui, en insistant sur des difficultés selon eux passagères, jetaient une « douche froide sur l’enthousiasme des masses ». Divers responsables provinciaux, comme Li Jingquan au Sichuan, avaient d’ailleurs refusé de mettre en application les salutaires mesures de réajustement décidées par la 7^e session du CC fin mars 1959. Sur le bateau qui conduisait Mao de Wuchang à Jiujiang le 29 juin 1959, il réunit six responsables provinciaux et leur déclara : « Nous avons connu de grands succès. Il y a encore beaucoup de problèmes, mais l’avenir est radieux. » À Lushan, le 23 juillet, alors que plusieurs millions de paysans sont déjà morts de faim, Mao ose déclarer sans déclencher la colère de ses auditeurs : « Sûrement qu’à certains moments il y a eu moins de viande de porc, ou d’épingles à cheveux ou qu’il n’y a plus de savon : c’est ce que l’on appelle un déséquilibre relatif... À mon sens, cela est provisoire et ne va durer que deux ou trois mois... » Certes, ajoute-t-il, il y a bien eu un peu de « fanatisme petit bourgeois » (ce que dénonçait Peng Dehuai en parlant du dangereux « vent du communisme »), mais « c’est parce que la Chine est trop pauvre et que nous voulons mettre en œuvre le communisme rapidement ». On sait la suite : une féroce campagne antidroitnière contre la « clique anti-parti Peng Dehuai et consorts » entraîna la suppression de toutes les mesures prises ici ou là par des cadres lucides sous la pression des paysans. Appliquées alors, elles auraient limité, voire arrêté la famine : dès 1962 on dut réhabiliter dix millions de cadres destitués à tort durant cette campagne, dont le tort principal avait été de dire la vérité sur le désastre en cours ! En conséquence, l’année 1960 fut celle où l’on compta le maximum de décès dus à la famine.

La deuxième partie du livre (« Les provinces en proie à une famine sans précédent », p. 191-448) présentent de terrifiants dossiers : des équipes de travail lancées par les autorités sur des villages où l’on mourait massivement de faim, frappent, torturent, mutilent, massacrent des centaines de milliers de pauvres hères lynchés à mort, enterrés vivants, exposés au grand froid

après avoir être arrosés... On veut leur arracher le secret du lieu où ils cachent des céréales qu'ils n'ont plus depuis des mois, afin « d'extirper les racines du capitalisme renaissant » à partir du détournement de quelques poignées de céréales. L'armée tire sur les affamés qui veulent faire rouvrir les silos où des céréales qu'ils ont produites sont entreposées. On signale des milliers de cas de cannibalisme. Venus dénoncer une femme soupçonnée de manger un de ses parents assassiné, de petits cadres villageois finissent par participer eux-mêmes à l'horrible festin... La masse des textes est terrible, accablante. Quelques évidences s'imposent : il n'y eut pas de calamités naturelles particulières durant ces « trois années noires ». Les récoltes se sont effondrées par manque de bras pour les semailles, les labours, puis les moissons, 90 millions de paysans ayant été réquisitionnés pour d'énormes chantiers hydrauliques souvent inutiles voire dangereux. Alors que la récolte en 1959 avait été inférieure de 15 % à celle de 1958, les cadres la surévaluent tellement que les paysans doivent accroître leurs livraisons à l'État au point d'y inclure une bonne part de leurs rations et des semences de la commune. La quantité de céréales disponibles par paysan, en y incluant ce qui était stocké pour les semences et les réserves, avait été en 1957, une année d'exception, de 294,6 kilos, le chiffre moyen se situant autour de 280 kilos. On estime le minimum incompressible à 250 kilos, vu le régime alimentaire chinois et la force physique nécessaire pour un travail effectué sans machines agricoles. En 1960, chaque paysan en moyenne n'a bénéficié que de 211,9 kilos de céréales qu'il a été souvent contraint d'amputer de quelques kilos par des cadres trop zélés. Or Yang Jisheng a trouvé au Gansu un texte de Mao d'octobre 1960 où il commentait des incidents graves survenus dans la préfecture de Xinyang au Henan d'une façon invraisemblable : « De nombreux propriétaires fonciers paysans riches, contre-révolutionnaires et mauvais éléments ont pris le pouvoir politique à Xinyang et fait beaucoup de mal. La situation est excellente dans deux tiers de la préfecture et mauvaise dans un tiers. Là se distinguent trois types de cas. Soit les vestiges des propriétaires féodaux nous ont infiltrés, soit nos propres troupes ont dégénéré, comme dans le cas des neuf districts où les premiers secrétaires ont épousé des filles de propriétaires fonciers et sont devenus les porte-voix de leur classe, soit encore les excès de la bureaucratie et la tendance à battre les gens et à les tuer. » On doit rappeler que, à Xinyang, riche terroir agricole de la taille de la Belgique peuplé en 1957 de 8 500 000 habitants, la famine a tué un million de personnes. Plutôt que d'imaginer une lutte de classe contre des fantômes, il eut été préférable de nourrir les vivants ! Au sujet de la brutalité des cadres villageois, il convient de se référer aux quatre cents interviews de villageois, paysans et cadres, réalisées en Chine du Nord en quatorze ans par Ralph Thaxton (*Catastrophe and Contention in Rural China. Mao's Great Leap Forward Famine and the Origins of Righteous*

Resistance in Da Fo village, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2008). L'auteur y présente des cadres ruraux apparus durant la guerre sino-japonaise puis la guerre civile. Ils ont l'habitude d'un style de commandement militaire très autoritaire et ne ménagent guère la vie humaine. De leur côté, les paysans pensent que le Parti viendra à leur secours, comme il l'a fait lors de la famine de 1942 ou les inondations dévastatrices de 1955. Plus qu'ils ne se révoltent contre leur sort, ils appellent le Parti et le Président Mao à l'aide avec confiance, en évitant le conflit direct. La résistance paysanne est faible : il s'agit plutôt de trucages de chiffres en sens contraire de ce que faisaient les cadres zélés, de petits chapardages, de dissimulations de récolte. Quand ils comprennent que les secours ne viendront pas, il est trop tard : ils mangent alors le blé en herbe, ce qui ne me semble pas être une forme de résistance, mais un comportement désespéré de survie. Ce rappel d'explications que l'on ne trouve pas chez Yang Jisheng est une petite réserve, tout comme l'absence de références aux grandes famines du passé : la Chine a déjà connu à la fin du XIX^e siècle, en 1929-30 en Chine du Nord, dans le Henan en 1942-43, entre autres exemples, des famines qui ont tué des millions de paysans et rappelé la fragilité extrême de l'équilibre alimentaire dans la Chine contemporaine. Ce qui n'excuse rien, tout au contraire : il est criminel d'intervenir de façon irresponsable et volontariste dans un domaine aussi délicat, fût-ce au nom d'une utopie libératrice.

La troisième partie de *Stèles* traite des « conséquences démographiques et politiques de la famine » (p. 461-615). Le chapitre XI (« La question alimentaire ») rappelle, en citant notamment un rapport des responsables communistes du ministère de l'alimentation exactement contemporain du lancement du Grand Bond en avant, que la situation alimentaire en Chine était tendue et qu'il « fallait encore une dizaine d'années avant de pouvoir espérer une amélioration ». L'URSS a connu elle aussi des famines mais, sauf quand elles étaient aggravées par Staline à des fins politiques (comme en Ukraine dans les années trente), elles ont été moins dures, le paysan russe disposant de 500 kilos de céréales, soit 220 de plus que le paysan chinois. Or, à l'époque du Grand Bond, la Chine se trouvait au plan de la démographie au début de la transition démographique, autrement dit la période critique où le taux de mortalité baisse fortement tandis que le taux de natalité augmente, occasionnant des risques de dépassement de la croissance de la production agricole par celle de la population. Au plan de la situation économique, la Chine se situait dans la phase d'accumulation primitive de capital évoquée par Marx dans *Le Capital*, celle qui permet la révolution industrielle et qui, en l'espèce, conduit à une exigence de modernisation perceptible dans toute l'histoire de la Chine au XX^e siècle. La politique des dirigeants chinois a été de maintenir à tout prix la croissance industrielle en la finançant par l'extraction des richesses

produites par la paysannerie. Ce fut déjà le cas pour l'URSS : dans les deux cas, seule la collectivisation avait permis d'atteindre le but recherché. C'est pour éviter de réduire à l'excès la ration des populations citadines que l'on renvoie vingt millions de migrants dans leurs villages dans les années 60, ce qui économise cinq millions de tonnes de céréales pour les rations des citadins, et que l'on se décide enfin à importer cinq millions de tonnes de céréales à partir du premier semestre 1961. Dans le chapitre XII, Yang Jisheng évalue l'impact démographique de la famine, d'après les différents chercheurs chinois et occidentaux, mais également ses propres enquêtes. Il existe des divergences entre ces démographes allant du simple au double, le point de désaccord étant l'appréciation de la mortalité naturelle, pour calculer au plus juste l'excès de mortalité dû à la famine. Yang Jisheng aboutit au chiffre de 36 500 000 décès « non naturels », ce qui correspond à peu près à l'évaluation du français Gérard Calot, de l'américaine Judith Bannister et, surtout, de Wang Weizhi, un démographe chinois ayant travaillé sur l'établissement des *hukou* et du rationnement. Ce chiffre paraît crédible.

Les chapitre XIII (« La réaction des autorités face à la crise »), XIV (« Troubles sociaux et ordre public »), XV (« Les causes fondamentales de la Grande Famille ») et XVI (« L'impact de la Grande Famine sur la politique chinoise »), parfois répétitifs, suscitent chez le lecteur, comme les terribles témoignages des chapitres centraux, une impression de malaise. On reste incrédule devant cette accumulation de bêtise, de cruauté, d'aveuglement et on cherche des explications dans les caractéristiques d'un État chinois dirigé par un parti léniniste tout puissant, mais également tributaire de traditions impériales autoritaires. Mao se refusa obstinément à autoriser les paysans, qui le faisaient de plus en plus souvent, à se répartir entre eux les terres collectives pour les cultiver de façon familiale tout en fournissant aux autorités seulement une partie de leur récolte et en commercialisant librement le surplus. On sait que ce système dit « de responsabilité » sera à l'origine de la renaissance de la campagne chinoise à partir de 1978. On trouve un récit terrible du délire meurtrier de Mao dans le livre de Wang Guangmei 王光美 et Liu Yuan 劉源, *Ni suo bu zhi-dao de Liu Shaoqi 你所不知道的劉少奇* (Le Liu Shaoqi que vous ne connaissez pas), Henan renmin chubanshe, 2000. Liu Shaoqi vient d'être convoqué par Mao Zedong qui nageait dans sa piscine. On est au début de l'été 1962 et Liu était de retour d'une visite dans sa région natale du Hunan où il avait prêté une oreille attentive aux plaintes des paysans et approuvé le « système de responsabilité ». Mao l'interpelle rudement et l'accuse d'avoir « abandonné sa position devant l'ennemi de classe ». Choqué, Liu reste muet, puis s'exclame : « Tant de morts de faim ! L'histoire retiendra nos deux noms et le cannibalisme sera dans les livres ! » *Stèles* est un de ceux-là.

Alain Roux (INALCO)

Yü Chün-fang, *Passing the Light: The Incense Light Community and Buddhist Nuns in Contemporary Taiwan*, Honolulu: University of Hawai'i Press, 2013. xi-252 pages

Passing the Light presents new historical and ethnographical research that adds to the increasing Western scholarship on Buddhist nuns in contemporary Taiwan. Through the analysis of the specific case-study of the Incense Light Community of Nuns (*Xiangguang niseng tuan* 香光尼僧團), Yü Chün-fang addresses questions like *why* women in contemporary Taiwan are attracted to Buddhism and decide to become nuns, *why* there are more nuns than monks in the Taiwanese Sangha, *how* nuns are trained and educated, and *what* are they set to do after graduating from a Buddhist seminary. This volume also sheds light on more general issues like the overall context of Buddhism in contemporary Taiwan, the roles that Buddhism and Buddhists play in 20th- and 21st-century Taiwanese society, the relations between Buddhism and local religions in urban and rural Taiwan, and the tensions between tradition and modernity that define the identity of contemporary Taiwanese Buddhism.

In the Introduction, Yü outlines the history of Buddhism in Taiwan, the dialectical relations with Mainland China, the importance of the Japanese colonial period (1895-1945), as well as an overview of the history of the Buddhist order of nuns in the Chinese region. The author underlines the fact that the theory and practice of the so-called "Humanistic Buddhism" (*Renjian Fojiao* 人間佛教) in the second half of the 20th century and the lifting of martial law in 1987 opened new possibilities for monks and nuns to engage with society. The current high rate of educated and socially engaged nuns in Taiwan is considered as an effect of the phenomenon of Humanistic Buddhism as well.

The second chapter discusses the early history of the Incense Light Community within the religious and social history of the area and in relation to the conditions of the new generation of Buddhist nuns in Taiwan. The first part of the chapter tackles three interesting topics: the significance of the Bodhisattva Guanyin 觀音 in a Buddhist nunnery and within Chinese local religiosity, the friction between tradition (which is here represented by the temple's architecture and icons), and modernity (embodied in facets of "Humanistic Buddhism") within a local setting. Part of the chapter is also dedicated to the dispute with local political powers over the ownership of religious property, a political dispute that was officially defined as a contention over the relocation of the statue of Guanyin Ma from the old to the new temple. The rest of the chapter analyses the lives, practices and ideals of the three nuns who have constituted the Incense Light leadership, namely Xinzhi

心志 (b. 1939), Wuyin 悟因 (b. 1940) and Mingjia 明迦 (b. 1939), whose training was rooted in the teachings and model of the late nun Tianyi 天乙 (1924-1980). As Yü argues, the success of the lineage of modern Buddhist nuns in Taiwan is based on two main principles: “solid knowledge of the Vinaya and leadership of nuns by nuns” (p. 41). Indeed, emphasis on education and nuns’ leadership became a key point for the Incense Light Community as well.

Chapter 3 is dedicated to the nun Wuyin, who is the current abbess of the Incense Light Community and certainly the most important figure in its historical development. This chapter includes an in-depth analysis of phenomena that characterized the religious landscape of Taiwan, especially in the first half of the 20th century, such as the “vegetarian religions” (*zhaijiao* 齋教), and their female followers called “vegetarian hall aunties” (*zhaiju* 齋姑) or “vegetarian aunties” (*caigu* 菜姑); the common conception of female pollution as well as general social and religious prejudices against women; the role that the Buddhist Studies Societies (*Foxueshe* 佛學社) that were established in colleges played in attracting new generations of monastics; and finally the impact of Catholic missionaries on reshaping Buddhists’ ideas of religious cultivation and involvement in society. This chapter also offers important details on the main seminaries and temples where nuns could receive a solid Buddhist education before the establishment of the Incense Light Community and other contemporary Buddhist seminaries for monastics, and it describes as well the teaching curricula followed at that time. According to Yü’s findings, liturgies on the Bodhisattva Guanyin and the Bodhisattva Dizang 地藏 were the most popular in daily practice, whereas the study of Vinaya and Mahāyāna texts (from the Chan, Tiantai, Madhyamaka and Yogācāra schools) prevails over other doctrinal learning in the classroom.

The historical and local contextualisation of the Incense Light Community continues in Chapter 4, where Yü explores in details the Buddhist Studies Societies, their origins in the post-colonial Taiwan and their major popularity since the 1970s, their political and social nature, the role that these Societies played in making Buddhist teachings a source of morality lessons for the larger population, the lay Buddhists and monks who initiated such activities, and the impact that educational programmes had on the redefinition of the new identity of a specifically *Taiwanese* Buddhism. The author uses the expression “Buddhist revival” throughout the chapter to identify what happened to Buddhism and Buddhists in Taiwan from the 1960s onwards. This reminds me of Holmes Welch and his work on the state of Buddhism in 20th-century (post-Empire) Mainland China entitled *The Buddhist Revival in China* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1968), which opened an ongoing debate on the validity of the term “revival” to define the Chinese case. It would be indeed important to develop further the argument on the

revival of Buddhism in the Chinese region in a comparative and dialectical perspective.

The final three chapters of the book move from the historical and religious context in which the Incense Light Community was founded to an account of the actual daily life, practice, learning, and social tasks of the resident nuns. Most of the discussion is about the education that the nuns receive while at the Incense Light Community and the teaching that the same nuns provide to the local laity, in order to underline that the mission of education is the key feature of the Community. Textbooks and teaching methods adopted within the Community are all included in this study.

Based on interviews, archival research and doctrinal study, *Passing the Light* is an important volume for students and scholars interested in Buddhist women as well as the social, religious, and political history of Taiwan. The important historical details make this book a valid reference point for those who investigate the history of religion in Taiwan in connection with the religious landscape of Mainland China and the rest of East Asia.

Dr. Stefania Travagnin (University of Groningen)